

NOUVELLES

Aux royaumes
de Gilles Pellerin
Page F 5



ROMAN FRANÇAIS

Catherine Cusset
au croisement
Page F 7

LE DEVOIR

CABIER
F

Journée mondiale du livre

Donner des lettres

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Vendredi prochain est la journée du livre: la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, décrétee par l'UNESCO en 1995 et célébrée depuis dans plus de 80 pays. Plusieurs libraires profitent de l'occasion pour donner une rose avec chaque livre vendu. Les amateurs de lecture, quant à eux, saisissent le moment d'offrir un livre à un ami.

C'est de toute façon le moment, pour les lecteurs que vous êtes, que nous sommes, de dire l'expérience procurée par les livres, mais aussi, pour les lecteurs futurs ou potentiels, d'entrer dans le monde mystérieux et inépuisable des lettres.

Pour le romancier Guillaume Vigneault, qui est le porte-parole de cette journée au Québec, c'est l'heure de se rappeler l'enchantement des premières lectures, mais aussi celles qui, plus tard, lui ont fait découvrir les *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski, ou *Sur la route* de Jack Kerouac.

En entrevue, l'auteur reconnaît que bon nombre de ses émois esthétiques lui vien-

ent de la lecture, cette activité qui sollicite le lecteur, appelle sa participation et développe sa curiosité et son sens critique. Raison de plus pour lui d'être heureux de participer à cette journée qui célèbre aussi le livre comme fondateur du savoir et de la civilisation.

L'intérêt du romancier pour les livres a d'ailleurs commencé bien avant son inscription en lettres à l'université. Très jeune, Guillaume Vigneault écrivait, sans pour autant se sentir guidé par une vocation. En fait, il voulait devenir journaliste. Ce n'est qu'au moment d'écrire le portrait de quelqu'un pour un magazine qu'il a réalisé qu'il préférerait inventer les propos de l'interviewé plutôt que de les rapporter. Voilà une vocation d'écrivain de fiction confirmée...

Reste que le romancier se fera un plaisir d'animer des lectures publiques, qui auront lieu au Hall des Pas perdus. En effet, le 23 avril, de 10h30 à 14h, ce hall s'emplira des échos des lectures de contes et des lectures pour tous, faites par des artistes et des écrivains de renom. C'est là aussi que l'activité Lire et faire lire, par laquelle des retraités bénévoles partageront leurs bonheurs de lecture avec les plus

jeunes, prendra son envol.

Mais c'est une multitude d'activités qui se tiendront partout au Québec durant la journée du 23 avril. Lectures, ateliers d'écriture, expositions, rencontres avec des écrivains, lançements et concours se succéderont cette journée-là, de Val-d'Or à Sherbrooke. Il y aura, pour ne nommer que celles-là, une amnistie pour toutes les amendes contractées envers la bibliothèque du Vieux-Couvent, à New Richmond, en Gaspésie; une présentation de contes et de poésie sur la Terre-mère, par deux artistes autochtones, respectivement des Grands-Lacs et du Nouveau-Mexique, à la Maison des cultures amérindiennes de Saint-Hilaire; ou encore la lecture d'extraits du scénario d'un film sur la Chorale de l'Accueil Bonneau, à l'Accueil Bonneau, à Montréal. La Bibliothèque nationale du Québec présentera une exposition de bandes dessinées québécoises parues dans des quotidiens montréalais de 1904 à 1908, rue Saint-Denis à Montréal. Pour plus d'information sur la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, on peut consulter le site Internet: www.jmlida.qc.ca.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Dans les années 60, en pleine mouvance felquiste, Pierre Morency, jeune poète révolté, avait écrit un poème, intitulé *Je dois dire tout de suite...*, dans lequel il s'identifiait à une bombe tombant d'un avion. À l'époque, raconte-t-il en entrevue, la poésie, surtout celle lue en public, s'apparentait pour lui à une explosion de soi.

Mais les années ont passé et l'oiseau-poète s'est pacifié, tout en expérimentant les tourments de l'expérience. Sa quête, au fil des ans, a comme pris racine dans la nature, s'est mise au service d'une observation lente et patiente de ses laideurs et de ses beautés.

À travers ces années, la poésie n'a cessé de l'accompagner: «Je n'ose imaginer ce que je serais devenu si je n'avais décidé, à l'âge de 25 ans, de consacrer le meilleur de mon temps à la création littéraire», écrit-il dans l'introduction à la réédition de ses œuvres.

Pour Pierre Morency, l'un des aspects du travail du poète consiste à «jeter un peu de clarté dans le sombre qui nous ferme à la réalité, élucider les forces obscures, oser affronter la porte noire qui nous sépare de notre vraie nature». «Nous vivons tout à la fois en paradis et en enfer», souligne-t-il encore en introduction à *Poèmes 1966-1986*. C'est le travail de l'écrivain de les faire mieux voir.

Et qui, mieux que les oiseaux, surgis du fin fond des âges, avec l'in vraisemblable capacité de vo-

ler, nous confronte à notre mystère, sous la forme de jolies bêtes au chant souvent séducteur? Car l'observation, l'écoute des oiseaux, ces êtres qui nous ont précédés sur terre au point de paraître éternels, nous fait plonger à travers l'épaisseur de l'existence, nous rapproche de la profondeur de notre être. À cet égard, il cite avec émotion l'extrait d'un poème d'Hölderlin: «Nul ne peut, sans ailes / arriver droit à ce qui est / tout proche, et le saisir / et venir sur l'autre versant.»

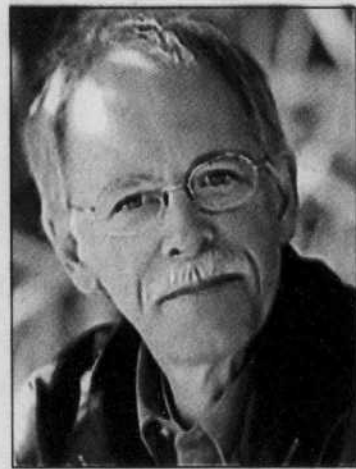
«Cela prend des ailes pour atteindre ce qui est proche»

l'univers des oiseaux aux côtés d'éminents biologistes, apprenant leur habitat, leur comportement, leur chant, pénétrant ainsi leurs secrets par le biais de la connaissance objective. Outre ses émissions de radio, le poète a livré une part importante des données compilées dans cette quête dans la trilogie littéraire intitulée *Histoires naturelles du Nouveau Monde*.

Cette approche scientifique, dit-il, l'a aidé à sortir de lui-même, de son intériorité poétique, en même temps qu'elle nourrissait son écriture. Car ce n'est pas qu'évasion que le poète cherche dans sa poursuite fascinée de la faune ailée, c'est aussi une forme de liberté qui habite le monde, qui le survole.

VOIR PAGE F 2 : OISEAUX

Par sa sensibilité, par sa connaissance, il possède les clefs d'un monde qui échappe à plusieurs. Depuis qu'il est tout jeune, le poète Pierre Morency est fasciné par la poésie et par les oiseaux, par la musique de ceux-ci, leur plumage, leur vol aussi. Cette fois, en plus d'une réédition, *Poèmes 1966-1986*, publié chez Boréal, l'oiseau-poète offre un livre-disque, *Chez les oiseaux* (Multi-mondes): une divine promenade pour redécouvrir la beauté du monde, parmi les bruissements d'ailes et le chant, comme un cri des origines, de la nature.



Pierre Morency L'insoutenable liberté des oiseaux

3^e Salon de la bibliophilie contemporaine

RELIEURS • PAPETIERS • TYPOGRAPHES • LIBRAIRES • MICRO-ÉDITEURS • ÉDITEURS D'ART • CALLIGRAPHES

à la Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis, Montréal

Dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur ENTRÉE LIBRE

le dimanche 25 avril 2004, de 12h à 18h

Informations: www.bibliopolis.net/sabic

ERTA : 1949-1953
Les premiers pas
Une exposition-hommage
aux éditions erta
de Roland Giguère
Du 23 au 25 avril 2004
le vendredi 23 avril : de 20h à 23h
le samedi 24 avril : de 9h à 17h
le dimanche 25 avril : de 12h à 18h

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

EN APARTÉ

Les fans frénétiques de Jacques Attali



Jean-François Nadeau

Au sommet de leur palmarès, bon nombre d'intellectuels québécois placent, semble-t-il, Jacques Attali, ce banquier devenu essayiste, chroniqueur, romancier, mais d'abord et avant tout principal conseiller économique de près de 40 gouvernements. Comme le rapportait le journaliste Jean Daniel dans *Avec le temps* (Grasset), 40 chefs d'État l'appellent d'ailleurs par son prénom...

À l'instar de bien des journaux du monde, *Le Devoir* a déjà accordé, même en toute première page, de beaux espaces à ce monsieur et à ses idées. Au quotidien de la rue Saint-Jacques, ses livres, au moins ceux-là, ne passent pas inaperçus non plus. Mais au Québec, c'est peut-être sur le papier glacé de *L'Actualité* que cet ancien conseiller de François Mitterrand se voit accorder, livre après livre, la meilleure attention. En vertu de quoi? Apparemment d'un don. Un don de prophète. En effet, selon le chroniqueur Jacques Godbout, «le prophète Attali s'est rarement trompé sur les grands mouvements de société».

À l'exemple de plusieurs intellectuels médiatiques qui se retrouvent en lui, Attali fait un peu de vagues et surtout beaucoup de vagues. Le principe qui l'anime est simple: faire croire que l'on est en avance alors que l'on coïncide avec l'opinion. Fonctionner ainsi, par simple réaction au temps présent, permet d'indiquer le sens du vent avec juste assez de retard sur le mouvement général pour donner l'impression d'arriver à temps, voire de devancer un peu tout.

Homme du spectacle de lui-même, le banquier Attali n'hésite pas à donner la mesure de sa valeur dans le

numéro du 25 février 1999 du quotidien *Libération*: «J'ai écrit 28 livres, traduits en 17 langues, et deux millions d'exemplaires vendus. Pas mal, non?» Ses livres se vendent même mieux que les originaux qu'il plagie. Quel éditeur pourrait espérer mieux? Dans *Le Nouvel Observateur*, on rappelait le plagiat du livre d'Ernst Junger, *Essai sur le temps*, par Jacques Attali dans *Histoire du temps*. Le «prophète» s'était alors permis de reprendre nombre de paragraphes à l'identique, comme il le faisait par ailleurs avec des passages de livres de Jean-Pierre Vernant et de Jacques Le Goff... Attali a aussi été accusé d'avoir repris, pour son journal présidentiel, des conversations philosophiques entre François Mitterrand et Elie Wiesel. Pas étonnant que Roland de Chaudenay, dans son dictionnaire du plagiat, s'attarde à son cas.

Attali a, par ailleurs, fait preuve plus d'une fois d'un

sens social pour le moins particulier. À partir de mai 1998, Attali a agi à titre de conseiller du général-dictateur Denis Sassou Nguesso du Congo. *Libération*, le 11 février 1999, rappelait d'ailleurs que la firme du «prophète», Attali et Associés (A&A), défend son «sout moral» à l'égard de l'Afrique. Au bureau du penseur avec chauffeur, on explique l'affaire: «Par principe, nous ne travaillons que dans des États démocratiques ou en route vers la démocratie.» Pour le Congo, il doit évidemment s'agir d'accompagner un bon client sur un long chemin de détour...

Le 8 mars 2001, Attali était mis aux arrêts par la justice française pour «recel d'abus de biens sociaux et trafic d'influence» dans une très sérieuse affaire de trafic d'armes avec l'Angola, dont on pouvait alors suivre le développement depuis des semaines.

Faut-il rappeler aussi aux lecteurs que le bon «prophète» Attali, lorsqu'il occupait le siège de direction de la BERD (Banque européenne pour la reconstruction et le développement), en fut chassé pour cause de dépenses somptuaires extravagantes réalisées à son avantage?

Dans son plus récent livre, *L'Homme nomade* (Fayard), le penseur avec chauffeur entend retracer l'histoire de l'humanité en 426 pages, autour du concept de «nomadisme». Les véritables forces d'innovation et de création, affirme-t-il, n'appartiennent pas aux sédentaires mais à ceux qui se déplacent. Dans ce qui peut sembler une longue allégorie d'un monde ballotté par les puissants, il affirme que la planète, réconciliée avec la migration et la sédentarisa-

tion, touchera un jour au bonheur. Ce sera alors le monde de la «transhumanité»... Mais lisez donc: voilà un livre idéal pour l'élaboration de nouveaux consensus chez son coiffeur.

Comment expliquer le succès de pareil salmigondis? Avec d'autres, Attali appartient à une famille bien établie de mondains de la pensée, dont la renommée s'est établie sur l'excellent support qu'ils prêtent aux institutions sociales pour lesquelles leurs réflexions servent le plus souvent d'appui. Les enchevêtrements d'idées convenues que produit à la chaîne Attali concourent alors à étendre l'insignifiance du temps présent, tout en prétendant — bien entendu — faire exactement le contraire.

Dans l'hebdomadaire montréalais *Ici*, il y a quelques jours à peine, Pierre Thibeault, le rédacteur en chef, se disait ébloui devant *L'Homme nomade*, le nouveau pensum de l'essayiste. «Jacques Attali ne fait rien comme tout le monde», écrit-il. C'est bien exact, comme on l'a déjà vu... Pierre Thibeault ajoute: «Déroulant autant qu'éclairant, chacun des ouvrages de cet infatigable surdoué propose d'aborder le monde par le prisme d'une lunette qui évite les lieux communs aussi sûrement que Kerouac appréciait les routes américaines.» Imaginez, je vous prie, Kerouac et les siens, ces amoureux fous de la liberté, qui croisent un jour en voiture Jacques Attali, avec ses livres sous le bras. Que font-ils? De deux choses l'une. Ou ils poursuivent leur route, ayant mieux à faire que de s'arrêter. Ou leur sens de la liberté leur donne tout simplement envie de donner un solide coup de roue...

OISEAUX

SUITE DE LA PAGE F 1

Les oiseaux, confie Pierre Morency dans le livre qui accompagne le disque, ont joué un rôle à différents moments de sa vie. Au moment du premier jour d'école, sous la forme d'une fiente tombée sur son couvre-chef par la voix des corneilles, au moment d'entamer ce qui deviendra une longue série d'émissions radio sur la nature; ou

encore aux derniers jours d'un ami, le cinéaste Pierre Perrault, en une bruyante volée de bernaches.

Ces oiseaux, donc, à la fois mystère et beauté, le poète nous donne quelques outils pour les identifier, entre autres à travers une série de chants enregistrés, doublés de commentaires.

On reconnaîtra alors, comme surgissant de la mémoire d'un matin d'été, les cris de ceux qui nous

accompagnent depuis l'enfance, l'appel incomparable du bruant à gorge blanche ou la complainte douce-amère de la tourterelle triste. Cette dernière est à ce point ventriloque, explique-t-il dans son commentaire, qu'on ne sait jamais, au son, si elle est près ou loin.

Les chants d'oiseaux, dit le poète en entrevue, ont sans doute inspiré la musique aux premiers hommes, qui ont présidé à l'invention des premières flûtes, des premiers tambours. Mais il ne faut pas non plus faire preuve d'anthropomorphisme en prêtant aux oiseaux un langage qu'ils n'ont pas développé. Tout au plus leurs cris leur permettent-ils de survivre, ici de séduire, là de lancer un cri d'alarme.

Certaines espèces, apprend-on notamment par le livre-disque, ont cependant développé des prouesses vocales médusantes. Le moqueur polyglotte, par exemple, qui sait imiter le chant des oiseaux de la région qu'il fréquente, lègue ses dons d'imitateur à ses oisillons dès le stade du nid. Et la famille des

moucherolles permet à chacun de ses individus de s'exprimer à l'aise, puisque chacun d'entre eux émet, dans l'ordre qu'il choisit, les trois «phrases» qui caractérisent leur chant.

Quant à «l'oiseau-poète», celui qui écrit dans le silence du monde, «dans le noir le plus noir de la nuit la plus noire», et qui «mûrit un chant sans musique», il faut savoir cueillir ses «nids dans la chambre des fêtes et des souffrances» et faire, avec patience, à ses côtés, le difficile apprentissage de la contemplation et de la liberté.

CHEZ LES OISEAUX

UN LIVRE, UN DISQUE
Pierre Morency
Éditions Multimondes
Québec, 2004, 80 pages

POÈMES 1966-1986
Pierre Morency
Boréal
Montréal, 2004, 290 pages

Liber

Pierre Clément

En finir avec l'inconscient

Pour une renouveau de la psychanalyse

244 pages, 26 dollars

Marcelle Racine

Eva Buchard

La légende de Maria Chapdelaine.
Ce roman nous fait découvrir la femme qui a inspiré l'un des plus fascinants personnages de notre littérature.

vlb éditeur
www.edvlb.com

Librairie Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes
7 au 13 avril 2004

1	Polar	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Lattès	4
2	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE ♥	P. AUSTER	Laméac / Actes Sud	2
3	Biograph. Qc	JACQUES PARIZEAU, t. 3 - Le régent ♥	P. DUCHESNE	Québec Amérique	2
4	B.D.	BOING ! BOING ! BUNK ! n° 9	MIDAM	Dupuis	4
5	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	35
6	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	6
7	Psychologie	QUÉRIR ♥	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	52
8	Essais Qc	RAËL, JOURNAL D'UNE INFILTRÉE	MCCANN / POIRIER	Stanké	3
9	Polar	LA LIONNE BLANCHE ♥	H. MANKELL	Seuil	2
10	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression	25
11	B.D.	GARFIELD, t. 38 - Chat Académie	J. DAVIS	Dargaud	3
12	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GVALDA	Dilettante	1
13	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	75
14	Cuisine Qc	BON POIDS, BON CŒUR AU QUOTIDIEN	CLOUTIER/DUMESNIL	Flammarion Qc	6
15	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafont	175
16	B.D.	OPÉRATION MONTE CRISTO, t. 16	VANCE/VAN HAMME	Dargaud	4
17	B.D.	GOTLIB - Inédits	GOTLIB	Dargaud	3
18	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX ♥ (34 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	20
19	Santé	VAINCRE FATIGUE, STRESS, DÉPRIME...	P. PALLARDY	Robert Laffont	24
20	Roman	LE SECRET DES ABEILLES	S. M. KIDD	Lattès	5
21	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAKINE	Seuil	11
22	Essais Qc	MARCEL TESSIER RACONTE... t. 1	M. TESSIER	L'Homme	4
23	Roman Qc	SORCHA DE MALLAIG ♥	D. LACOMBE	vib éditeur	7

Assistez à une table ronde animée par Jean Fugère... avec Mélika Abdelmoumen auteur et scénariste, Victor-Lévy Beaulieu auteur, et Patrick Sénécal auteur

Sont-ils narcissiques? Militants? Plateaumontroyalistes?

* Débat-réponse à la lettre de VLB: Que disent nos livres du mois? Et les 25-35 ans?

le dimanche 25 avril de 15 h 30 à 17 h

Succursale Champlain, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière Métro Mont-Royal

24	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard	1
25	Biographie	SURVIVANTES, RWANDA 10 ANS APRÈS	E. MUJAWAYO	Éd. de l'Aube	1
26	Biographie	MÉMOIRES ♥	F. PAHLAVI	XO éd.	9
27	Biographie	DE GAULLE, MON PÈRE, t. 2	P. de GAULLE	Pion	1
28	Loisirs Qc	LES MORDUS, n° 6	M. HANNEQUART	Rudel Médias	5
29	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	183
30	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 - La princesse rebelle	A. ROBILLARD	de Mortagne	8
31	Essai	TOUS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Boréal	7
32	Roman Qc	MONICA LA MITRAILLE	G. HÉBERT-GERMAIN	Libre Expression	4
33	Sport Qc	GUIDE DES TERRAINS DE GOLF AU QUÉBEC	P. ALLARD	L'Homme	4
34	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1 - Le feu dans le ciel	A. ROBILLARD	de Mortagne	78
35	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 2 - Les dragons de l'Empereur Noir	A. ROBILLARD	de Mortagne	48
36	Gestion	LES FOUS DU ROI	R. TREMBLAY	Transcontinental	1
37	Jeunesse	ARTHUR, t. 3 - Un croisé à Venise	K. CROSSLEY-HOLLAND	Hachette	4
38	Essais Qc	MARCEL TESSIER RACONTE... t. 2	M. TESSIER	L'Homme	4
39	Dictionnaire	100 MOTS À SAUVER	B. PIVOT	Albin Michel	1
40	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 3 - Piège au Royaume des Ombres	A. ROBILLARD	de Mortagne	28
41	Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	9
42	Polar	BÂTON ROUGE ♥	P. CORNWELL	Calmann-Lévy	5
43	Guide Qc	REPERTOIRE DES LIEUX DE MARCHÉ AU QUÉBEC	COLLECTIF	Bipède	1
44	Biographie	ORIGINES	A. MAALOUF	Grasset	2
45	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	11

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

ANATOMIE D'UN JOUAL DE PARADE

LE BON FRANÇAIS D'ICI PAR L'EXEMPLE

Au moment où des linguistes reçoivent des millions pour établir une norme québécoise, Diane Lamonde rappelle que le débat public au sujet de cette norme n'a pas vraiment eu lieu et dénonce l'incompétence des responsables de ce projet.

LES ÉDITIONS VARIA 296 pages • 24,95 \$
www.varia.com

DIANE LAMONDE

QUESTION DE SURVIE

GINETTE PELLAND

ÉCRIRE DANS UN PAYS COLONISÉ

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

♦ JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE ♦

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'envolée de l'écriture

«**T**outes les questions et toutes les réponses se trouvent au royaume de l'enfance, peu importe l'âge auquel on s'interroge». Dans *La Crevasse*, Isabelle Forest trace le portrait d'un grand «enfant chargé de songes», pour reprendre le beau titre d'un des livres d'Anne Hébert. Étranger à lui-même, déraciné émotivement, Pablo, 32 ans, n'arrive pas à s'ancrer quelque part, à «construire quelque chose qui ressemble à une vie».



Suzanne Giguère

Un autre vie. Un autre passé. Un autre père. «Je ne suis capable d'aucun mouvement. Je reste là, devant les choses, devant ma vie, sans réagir, sans rien entreprendre. Je laisse le temps glisser sur ma peau, dans mon cœur et dans mon âme, sans le tisser... je glisse, toute ma vie glisse... je ne suis jamais pressé de rien, ni de trouver du travail, ni d'épouser Rosalia...»

Pablo éprouve une immense compassion pour Nolia, sa mère, inconsolée depuis sa naissance. «Je voudrais te prendre dans mes bras et te faire danser, t'étourdir la tête et le corps, dans une robe du dimanche, rouge comme celles des jeunes filles riant aux éclats, je voudrais t'offrir ce vertige, puisant, hilarant, pour que tu perdes à jamais l'idée de ta laideur et le souvenir de cet homme qui t'a aimé jadis.» Aujourd'hui, elle vit murée dans le silence et la souffrance, en compagnie d'un vieillard sénile.

Le cœur ébréché, rempli de colères et de chagrins, Pablo nourrit pour son père José des sentiments mitigés, un mélange d'amour et de haine. «José de Conchas, mon

mauvais père, tu es gras et rustre comme un cactus. Ce qui sort de toi, en paroles ou en gestes, est aussi blessant que des épines... Je gratte tous les replis de mon âme depuis toujours et chaque jour et je ne trouve pas une seule trace d'amour pour toi, même pas une cendre. Comme je mens. Mon père. Comme je mens. Je pleure. Et voilà l'amour qui coule de mes yeux comme un torrent...»

Comment expliquer cette immobilité de Pablo? Son désœuvrement? Cette attente continuelle? Le mystère qui plane sur sa naissance? La détestation du père? Avec une intrigue parfaitement menée, la romancière nous fait pénétrer dans cet univers familial particulier et elle recompose les destins d'êtres meurtris et fuyants. L'histoire est racontée par bribes, au hasard des souvenirs d'enfance et des images du présent qui se bousculent.

Des paroles claires

Dans cette petite ville mexicaine, marquée par l'indigence matérielle et intellectuelle de ses habitants et par les tensions entre les Indiens et les Blancs, Pablo, enfant, apprend à lire et à écrire avec le prêtre. Il découvre le pouvoir des mots et de la littérature: «La lecture. L'évasion. Les mondes que l'on fait nôtres pour remplacer celui qui nous saigne, nous étouffe, nous assassine.» Fuyant la détresse d'une mère neurasthénique et d'un père qui geule des obscénités à longueur de journée, il se réfugie souvent dans l'église, une vraie maison où il se sent «accueilli, nourri, réchauffé, aimé».



Isabelle Forest

ARCHIVES LE DEVOIR

«La terre est bleue comme une orange»; quand il tombe sur le corps de Rosalia «comme dans un lit de mousse sauvage»; quand le sourire d'Estela, l'amie de Chiquo, «bourré d'étincelles», éclaire son visage et que le rire de Pablo, «éclatant, ivre, interminable», résonne; quand les habitants mexicains sur le perron de l'église «respirent le soleil et le vent... heureux»; quand, enfin, la romancière nous plonge dans la mascarade endiablée, l'atmosphère festive et le délire de couleurs de la Pâques de Najuate, l'écriture se soulève, jubilatoire et passionnée.

Le lecteur familier avec la poésie, le théâtre ou les romans d'Anne Hébert reconnaîtra de profondes correspondances entre l'écriture trouble, sensuelle et poétique d'Isabelle Forest et celle de la romancière de Sainte-Catherine-de-Fossambault qui tisse des liens inédits entre le rêve et la réalité, l'instinct et la raison, la vie et la mort. Bien entendu, nous sommes loin de la prose en apesanteur qui caractérise l'écriture d'Anne Hébert, mais il y a quelque chose de vertigineux et de puissant dans *La Crevasse*. Une écriture en équilibre.

LA CREVASSE

Isabelle Forest
Lancôt éditeur
Montréal, 2004, 128 pages

Le cœur ébréché

Depuis le départ de sa mère, le narrateur, Pablo de Conchas, moitié Indien, moitié Espagnol, partage son existence avec son père et sa belle-mère Irène, provocante et impudique. Ses sœurs, elles, vivent dans l'Amérique nordique. Dans une petite ville du Mexique, Pablo habite la rue de la Crevasse, «souvenir déchirant d'un tremblement de terre». Sa vie est à l'image de cette crevasse, lézardée. Il attend quelque chose.

ÉCHOS

Un prix pour Jean-Claude Picard

(Le Devoir) — Le journaliste et professeur Jean-Claude Picard a reçu le prix de la présidence de l'Assemblée nationale, d'une valeur de 5000 \$, pour sa biographie consacrée à l'ancien ministre et psychanalyste Camille Laurin, *L'Homme debout* (Boréal). Il s'agit d'une récompense accordée pour la qualité, l'originalité et l'intérêt d'une œuvre soumise par un éditeur québécois et portant sur la politique au Québec.

de différentes petites maisons d'édition. Vendredi soir, les éditeurs participant au Salon en profiteront aussi pour procéder au lancement d'une douzaine de livres d'art et d'artistes. Cette année, le Salon sera accompagné d'une exposition consacrée aux premières œuvres publiées par les Editions Erta, qui avaient été fondées par le poète Roland Giguère, décédé il y a quelques mois.

Entretien avec Jacques Hébert

(Le Devoir) — Le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec reçoit l'ancien éditeur Jacques Hébert le vendredi 30 avril à 13h30 à la faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke (local A4-166). Fondateur des Editions de l'Homme puis des Editions du Jour, l'ancien compagnon d'armes de Pierre Elliott Trudeau est reconnu par plusieurs comme l'un des meilleurs éditeurs de notre histoire littéraire.

Troisième Salon de la bibliophilie contemporaine

(Le Devoir) — Le troisième Salon de la bibliophilie contemporaine se tiendra à la Bibliothèque nationale du Québec dimanche. On pourra y trouver des livres rares confectionnés par des amateurs

LES ANNÉES-REBOURS
ROMAN

Guy Verville

Un superbe roman sur les lois de l'amitié, les transgressions de l'amour, les jeux du désir et le temps qui passe.

LES ÉDITIONS VARIA 304 pages • 21,95 \$
WWW.VARIA.COM

GUY VERVILLE

Alain Horic

Mon parcours d'éditeur avec Gaston Miron

Le cheminement de deux amis et associés. Un témoignage unique sur l'Hexagone: ses artisans, son évolution, son impact littéraire, culturel et social.

l'HEXAGONE

www.edhexagone.com

UNE ŒUVRE DE 35 000 PAGES!

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

ÉCRIRE DE RACE DE MONDE AU BLEU DU CIEL

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Roman

XYZ éditeur

«Le Feu du Mauvais Temps constitue l'un des hommages les plus vibrants rendus à la mémoire des Acadiens.»
Guy Cloutier, *Le Soleil*

Claude Le Bouthillier

Le Feu du Mauvais Temps

roman
384 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Triptyque

www.generation.net/tripty
triptyque@editions-triptyque.com
Tél: (514) 597-1666

Venez entendre nos auteur(e)s dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur le vendredi 23 avril 2004 à partir de 19 heures au Café-Ailleurs !?, 1373, rue Beaubien Est angle De Lanaudière

Monique Le Maner
LA DÉRIVE DE L'ÉPONGE

Sylvain Giguère
LE SOLEIL ET L'ÉLECTRON

Christian Mistral
Fonte

Mathieu Arsenault
LE MAUVAIS TEMPS

Monique Falmagne
MADE IN AUROVILLE

Sylvain Giguère
LES ANTIPSAUMES

Robert Giroux
Soleil levant

Marie-Pierre Villeneuve
Derniers quarts de travail

Michel Glez
Le Privilège de la rive

• PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS •

Pour l'édition 2004 du Prix littéraire des collégiens, *Le Devoir* a cru bon de publier les meilleurs textes des étudiants consacrés aux cinq œuvres en lice. Cette année, 33 établissements d'enseignement collégial ont participé à ce concours parrainé principalement par la Fondation Marc Bourgie. Les œuvres critiquées par les jeunes étudiants étaient *Adieu Betty Crocker!* de François Gravel (Québec Amérique), *La Héronnière* de Lise Tremblay (Leméac), *Le Cahier noir* de Michel Tremblay (Leméac), *Contes butô* de Ook Chung (Boréal) et *Le Discours de réception* d'Yves Gosselin (Lanctôt). Doté d'une importante bourse et d'un rayonnement considérable, ce prix s'impose désormais comme l'un des plus importants au Québec. Le Prix littéraire des collégiens 2004 a été remis hier à Québec, dans le cadre du Salon du livre. (Voir à ce sujet notre édition de ce jour en page A 1.)

Jean-François Nadeau
Directeur des pages culturelles

Un discours-choc Le livre d'Yves Gosselin se démarque par son originalité et par la réflexion qu'il suscite chez le lecteur

TOMMY GAGNÉ DUBÉ
Trois-Rivières
Sc. Humaines/Monde

L'œuvre d'Yves Gosselin, *Discours de réception*, est sans aucun doute le livre le plus controversé de l'édition 2004 du Prix littéraire des collégiens. D'ailleurs, certaines personnes trouvaient aberrant que ce livre soit soumis au jugement de jeunes étudiants de niveau collégial. Certes, cette œuvre a de quoi choquer, mais la censurer aurait laissé croire que nous manquons de jugement pour interpréter les passages parfois crus de ce livre. Et surtout, cela nous aurait privés d'une discussion endiablée qui fut à la fois passionnante et constructive pour chacun de nous. Malgré le fait que la majorité des participants étaient déjà prêts à condamner cette œuvre au bûcher bien avant

le début de la discussion, l'opinion du groupe a changé de façon radicale pour être plutôt favorable à l'œuvre à la fin du débat.

Ce *Discours de réception* est un roman où fiction et réalité s'entremêlent pour provoquer un effet massue. L'audace d'imaginer un scénario où Hitler a gagné la guerre, où le fascisme a triomphé et où de Gaulle a été fusillé ne manque pas de faire réagir. L'auteur expose tellement l'antisémitisme à l'extrême qu'une personne ayant rigoureusement parcouru ce livre ne peut percevoir les idéologies en cause autrement que comme totalement absurdes.

Avec un acharnement déroutant, il martèle la conscience du lecteur afin qu'il voit la bête humaine dans ses habits les plus pompeux. Avec ironie, Gosselin présente les effets pervers de l'endocrinement, et l'aveuglement meurtrier qui en découle, où le juif n'a plus que la valeur d'un savon. L'hommage à l'écrivain Louis Ferdi-

nand Céline devient un prétexte: on comprend que l'apologie est dérisoire, mais surtout que nul n'est à l'abri d'une telle aberration, pas plus le grand écrivain que l'universitaire reconnu.

Bien qu'elle ne soit pas accessible à tous en raison de la connaissance que l'on doit avoir des faits et des personnages historiques pour bien comprendre le contexte, cette œuvre, on ne peut plus choquante, se démarque par son originalité et par la réflexion qu'elle suscite chez le lecteur. Alors si votre intention était de provoquer une onde de choc et d'inciter les gens à réfléchir, je n'ai qu'une chose à vous dire: chapeau M. Gosselin!

DISCOURS DE RÉCEPTION
Yves Gosselin
Lanctôt éditeur
Montréal, 2003, 162 pages

Drame rural Les nouvelles de Lise Tremblay composent une tragédie émouvante

MARIE-ÈVE BEAUSOLEIL
Collège Montmorency

Le recueil de nouvelles *La Héronnière*, de Lise Tremblay, est à l'image de la fresque romaine dont un détail orne la page couverture. Chacune des cinq histoires de ce recueil constitue en effet une scène complète et capable d'indépendance, mais ne forme, par ailleurs, qu'une section d'un grand tableau autrement significatif. Si, séparément, ces nouvelles laissent un arrière-goût amer (pas désagréable du tout, étrangement), considérées dans leur ensemble, elles composent une tragédie émouvante, semblable à celles du théâtre

classique. Dans le cas de *La Héronnière*, pourtant, la fatalité de la mort ne frappe pas un personnage, mais plutôt un lieu, un village québécois isolé, qui ne porte pas de nom. Ainsi, à travers trois voix narratives différentes, une même réalité s'impose, c'est-à-dire l'inéluctable déchéance, la lente agonie de ce village, dont il ne restera bientôt que des vieilles photos jaunies par le temps: «Il y avait des centaines de photos étalées un peu partout. [L'imprimeur] a dit: — C'est comme un cimetière.» Lise Tremblay nous livre ce drame particulier en usant d'un style concis et plaisant, entrecoupant la narration de brefs dialogues dans lesquels les personnages s'expriment dans une langue québécoise qui sonne juste. Sans tomber dans une

description ennuyeuse et monotone de la réalité rurale, elle détruit plutôt l'idée que l'on peut se faire de mœurs campagnardes simples et honorables en nous dévoilant un monde sournois, voire violent. Par l'incessante confrontation entre la mentalité urbaine et les valeurs villageoises, l'auteure touche aux limites de l'incompréhension entre deux univers éloignés et ajoute, au plaisir de lire ses nouvelles, le bonheur d'une réflexion actuelle.

LA HÉRONNIÈRE
Lise Tremblay
Leméac
Montréal, 2003, 112 pages

Hommage aux Betty Crocker Une de ces histoires qui occupent notre esprit longtemps après que nous avons tourné la dernière page

MARIE-ÈVE BEAUSOLEIL
Collège Montmorency

Où sont passées les Betty Crocker d'antan? Que sont devenues ces ménagères aguerries qui transformaient leur cuisine en un royaume étincelant? Elles se font plutôt rares de nos jours. C'est pourtant dans l'univers de ces mères de famille des années 60 que nous transporte allègrement le tout dernier roman de François Gravel, *Adieu, Betty Crocker*.

En compagnie de Benoît Fillion, le narrateur, nous pénétrons à pas de loup dans la cuisine aux comptoirs rouge Jell-O et aux murs blanc glacé de sa tante Arlette, décédée depuis peu. Armé de ses souvenirs d'enfances, cet universitaire en sabbatique

mène l'enquête afin de découvrir qui se cache véritablement derrière les succulents carrés aux Rice Krispies et les fabuleux «sandwichs sans croûte, coupés en triangles parfaitement équilibrés». Témoignage après témoignage, Benoît parvient à reconstituer ce que pouvait être la vie de cette femme qui n'a pas mis le nez dehors pendant 30 ans. Il ne se rend pas compte qu'il lui arrive parfois de la juger, jusqu'à ce que le fantôme d'Arlette se manifeste...

Discours-choc de la tante, qui rétablit aux yeux de tous la dignité des ménagères! Comme Benoît Fillion, il est possible que nous n'ayons pas remarqué nos propres jugements, notre propre condescendance à l'égard de cette femme recluse dans son *split-level* de banlieue. Les confidences d'Arlette, qui occupent les trois derniers cha-

pitres, pèsent lourd de toute leur vérité. François Gravel a un indéniable talent pour rapporter le quotidien et en faire ressortir l'essentiel. *Adieu, Betty Crocker* est l'une de ces histoires qui occupent notre esprit longtemps après que nous avons tourné la dernière page. Une histoire touchante grâce à ses personnages qui ont l'air si réel, à ses propos qui font réfléchir ou sourire. Ce roman rend également intemporel ce qui est maintenant révolu: l'image de Betty Crocker sur les sacs de farine a bel et bien disparu.

ADIEU, BETTY CROCKER
François Gravel
Québec Amérique
Montréal, 2003, 168 pages

Convaincant, intime, surprenant Dans Le Cahier noir, Michel Tremblay réussit à construire un univers riche et tangible

NOÉE MURCHISON-MORAND
Victoriaville

Lorsqu'on a 20 ans et qu'on ouvre *Le Cahier noir* de Michel Tremblay, on se doit d'être un peu réticent. D'abord, parce que cet auteur est presque aussi mythique pour nous que le sont, pour Céline Poulin, la narratrice de son roman, les personnages de la pièce *Les Troyennes*. Puis, parce que le portrait d'une jeune serveuse d'un resto *cheap* de la métropole, souffrant d'un handicap physique, entourée de travestis et ayant de surcroît une mère alcoolique, qui va rencontrer un jeune réalisateur non seulement «prometteur» mais aussi homosexuel, et ce

en plein cœur des si célèbres années 60, c'est beaucoup.

Mais ce livre n'est pas l'autoportrait d'une «bête blessée» de la ville grande et noire qui fraie miraculeusement avec le *star system* de la Révolution tranquille. Écrit par le biais du récit d'une femme de 20 ans qui tente de s'autoexpliquer par l'entremise d'un petit «cahier noir», ce roman permet enfin à ceux qui n'en ont vu que le fantôme, de goûter un peu à cette époque charnière qui précéda l'Expo 67. Le style est convaincant, intime, surprenant. La narratrice en impose; elle est vivante, réaliste.

S'attaquant aux dédales du doute intérieur et de l'incompréhension de chacun face à son drame personnel et familial, Michel

Tremblay réussit à construire un univers riche et tangible.

Le Cahier noir a l'intelligence rare de dresser des portraits vivants d'êtres en difficulté, qui n'agissent pas selon des règles établies et ne s'appuient sur aucun absolu. L'histoire se vit à la lecture, elle est imprévisible. On souhaiterait de tout cœur pouvoir lire, à la dernière page, que ce roman a vraiment été écrit en 1966 dans une petite chambre de Montréal, par une jeune femme du nom de Céline. Splendide.

LE CAHIER NOIR
Michel Tremblay
Leméac
Montréal, 2003

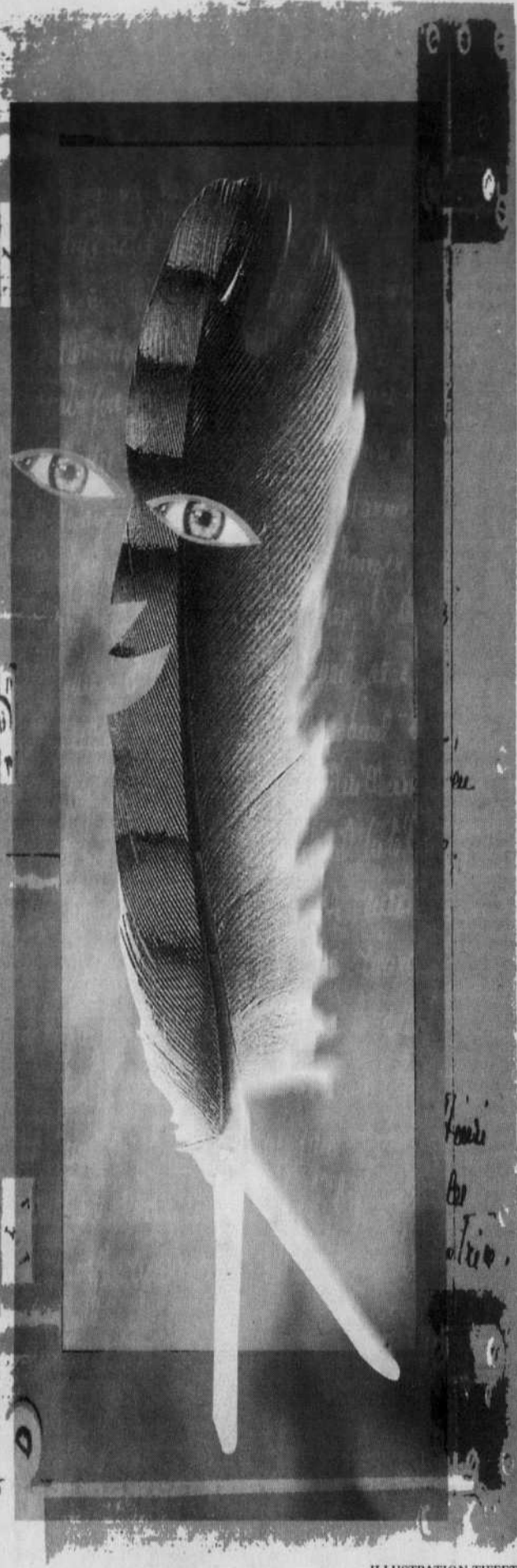


ILLUSTRATION TIFFET

Ook Chung: des cadavres dans le placard

MARIE GAMELIN
Cégep de Saint-Hyacinthe

Dans son dernier recueil de nouvelles, Ook Chung s'emploie à exploiter les anomalies et les monstruosité des êtres vivants. *Contes butô* tire des origines asiatiques de son auteur. Plusieurs de ses nouvelles sont à saveur nipponne. Néanmoins, l'influence du métissage de cet auteur se fait ressentir dans chacune d'elles.

Ces nouvelles parcourent les lieux et s'infiltrent dans le temps pour nous transposer dans l'univers de personnages qui ont tous un point commun: une monstrueuse solitude.

Le butô est une sorte de danse-théâtre-pantomime d'origine japonaise créé en réaction à la guerre. Cette danse évoque des images de décrépitude, de crainte, de désespoir, des images d'érotisme, d'extase et d'immobilité. Depuis sa création, le butô est qualifié de choquant, de provocateur, d'érotique, de grotesque, de nihiliste. Dans *L'Amant des ombres*, nouvelle maîtresse de ce recueil, l'auteur aborde les thèmes du fétichisme, de la nérophilie, du star-système. Il heurte les tabous et les étale à pleines pages. Ses personnages ne sont pas seulement prisonniers de la solitude, ils le sont également de leur condition. Un peu comme le héros de Frank Kafka dans *La Métamorphose*, les personnages de Ook Chung sont victimes d'avatars leur conférant une part de monstruosité qui les sépare du monde et contribue à leur solitude.

La première nouvelle met en scène une jeune femme enceinte d'un lutteur sumo qui accouche de jumeaux enlacés, position suggérant une future joute de lutte. La première nouvelle n'est pas la plus réussie, mais elle sus-

cite tout de même un certain intérêt qui nous convainc de poursuivre notre lecture. On ne retrouve pas dans le personnage du lutteur sumo toute la monstruosité que l'on s'attendrait à voir et qui donnerait à la nouvelle ce ton inquiétant et menaçant que l'on retrouve dans les autres.

La deuxième présente un grabataire qui souffre d'une maladie qui l'oblige à vivre la tête en bas. Cette nouvelle a pour titre *Leçon d'orientation* et est un clin d'œil à la condition émigrante, sur la recherche d'une identité. Les autres nouvelles abordent la maladie, comme dans *Le Baiser de minuit*, où un jeune garçon souffre d'un mal qui le fait vieillir prématurément, ou encore dans *Tourette*, où une jeune femme promise à un bel avenir se retrouve avec le syndrome du même nom. Dans ces nouvelles, il est aussi question des *stragglers*, ces soldats japonais retrouvés sur des îles du Pacifique qui ignoraient la fin de la Seconde Guerre mondiale vingt-cinq ans après l'armistice.

L'écriture de Ook Chung reflète les influences culturelles de l'auteur: le vocabulaire à résonance asiatique, la phrase courte qui nous renvoie à celles d'Anne Hébert. J'ai été surprise par l'absence de descriptions qui permet aux textes la transparence, qui nous laisse voir le sens, qui va à l'essentiel. Je regrette cependant cette monstrueuse abondance d'adjectifs dont regorgent les nouvelles et qui enlève ce côté zen que l'on espérait trouver. À l'écrasante réalité, l'auteur introduit le fantastique qui apporte un vent d'imaginaire rafraîchissant.

CONTES BUTÔ
Ook Chung
Boréal
Montréal, 2003, 160 pages

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

Les royaumes de Gilles Pellerin

Patrice Desbiens aime bien raconter cette histoire: Richard Brautigan rêvait depuis longtemps d'écrire un roman qui se terminerait par le mot mayonnaise. Caprice qui semblait bien avoir sombré dans l'oubli lorsque, un jour, le voici qui pond un autre livre dans son style inimitable, un livre de Brautigan, bref, et, rendu à la dernière ligne, comme le marathonnier sorti de nulle part qui explose au fil d'arrivée, il écrit: mayonnaise.

Je soupçonne (l'accuse) Gilles Pellerin d'avoir toujours secrètement rêvé d'intituler un de ses livres *I (i tréma)*. Un titre purement gratuit, qui ne correspond à aucun des textes de son recueil, ni même, dirait-on, à la plus volatile allusion qui pourrait y être semée, et qui ne semble donc avoir d'autre fonction que d'illustrer cette gratuité elle-même, symbole libre, comme on le dit des électrons. Ce diable d'homme aurait voulu nous passer un message en douce que je n'en serais pas autrement surpris. Autonomie de la littérature. Une notion qui, au royaume sacré du vécu et du petit Moi-Roi, dépasse d'une bonne tête un certain discours remâché sur *l'utilité* de la littérature (l'écrivain doit exprimer son époque, voter oui au référendum et, par ses textes, aider à protéger les rivières de la Côte-Nord).

Éditeur, chez L'Instant même, de ses propres textes, Pellerin a choisi, pour décrire son «produit» en page-titre (ah, ce *i...*), une étiquette qui aurait d'abord pu laisser craindre un ensemble d'un caractère disparate: *Nouvelles et autres textes narratifs*. «Textes narratifs», pas tout à fait un pléonasme, est au moins redondant, compte tenu du contexte. Et l'expression possède une sécheresse, un côté analytique qui ne rendent pas vraiment justice à la nature joyeuse des morceaux de prose qui vont suivre. «Textes d'imagination» eût mieux convenu. Encore mieux: «morceaux imaginés». Il y a une agilité toute musicale, une touche qui tinte comme une sonatine dans le style de cet auteur.

Des textes courts, donc. Les plus longs font environ trois pages. J'en profite pour énoncer ce qui suit: je ne crois pas un mot de ces fadaïses à propos de la nouvel-



Louis Hamelin

le, genre court, convenant à merveille aux gens pressés et aux lecteurs des wagons de métro, une espèce de toute manière en voie de disparition. Je ne pense pas, par exemple, qu'un homme comme Edgar Fruittier, qui ce matin à la Chaîne culturelle se disait «*hanté par une désinence*», réserve une attention moins soutenue à l'écoute d'une fugue qu'à celle d'une symphonie. *Fugues*. Voilà qui eût servi de présentation idoine aux textes réunis à l'enseigne de ce *I*. Décidément, je vais leur envoyer mon CV. Est-ce qu'ils ont seulement quel'un pour s'occuper de leur publicité? Bref, pour lire dans l'autobus, un bras accroché à la main courante pendant qu'un quidam vous pile sur les pieds, n'importe quel texte sirupeux fera l'affaire. Ceux de Pellerin, le plaisir subtil qu'ils distillent, exigent une tout autre forme de concentration.

Dans les meilleurs moments, devant ce mélange de densité onirique et de précision quasi mathématique créés en l'espace de quelques traits de plume, on pensera aux *Villes invisibles* d'Italo Calvino. Les exercices de style du père Queneau font aussi figure de référence obligée. Mais l'écriture «*sous contrainte*» de la manière oulipiste m'a souvent fait l'effet d'un déploiement un peu vide et stérile de prouesses athlétiques purement cérébrales. La contrainte idéale, comme de bien entendu, étant celle qui s'efface à la lecture. Pellerin

évitait presque toujours le piège. Fidèle à la gratuité de son titre, il lui arrive de faire découler tout un texte d'un simple jeu de mots. *Angle mort* n'est peut-être pas le mieux ciselé des bijoux que contient ce recueil, mais des écrivains tels que Raymond Roussel et Michel Leiris se sont livrés à de pareilles fantaisies sans pour autant être taxés de frivolité.

L'imagination

La seule contrainte, en fait, que l'auteur donne l'impression de se reconnaître, page après page, tient plutôt au libre jeu nécessaire et souverain du désir et de l'imagination. Ce muscle, l'imagination, est en voie d'atrophie rapide dans nos sociétés narcissiques en quête de satisfactions programmées. Or, s'il ne pèse pas lourd comme volume, le livre de Pellerin, à l'aune du rêve et de ses dérivés éveillés, imagination, humour et intelligence, contient une panoplie de poids et halètes d'un alliage rare. La folle du logis se laisse courtiser, à la fois princesse et catin.

L'erreux d'un lecteur qui aurait entendu l'auteur parler, à la radio, de la cruauté inhérente au genre d'écriture qu'il pratique serait de conclure que la poésie et l'émotion ne seront pas au rendez-vous. J'avais des raisons bien personnelles d'essayer une arme intérieure tandis que je lisais *L'Entrée en Mauricie*. Mais on peut rester objectif et admirer la beauté d'une langue que l'on redécouvre: «[...] pendant longtemps je n'ai rien attendu d'autre du voyage que villes, musées et bistros; maintenant j'ai besoin de la campagne pour y déposer ma pensée ainsi qu'autrefois l'on étendait la literie sur l'herbe pour laisser le soleil la blanchir.» Et puis, depuis combien de temps au juste un livre ne m'avait-il pas arraché d'authentiques éclats de rire? Ce type qui dévisage une femme «*pour ne pas la dépeçter...*» On se retrouve soudain convié à une sorte de *Voyage de Gulliver* en pays moderne, on se paie notre tête, et Pellerin la sienne en tout premier lieu. *Avec vous, ça a été facile de recruter des sosies.*



LABRIE / L'INSTANT MÊME

Gilles Pellerin, écrivain et éditeur chez L'Instant même.

Royaumes éphémères et durables que ceux de Gilles Pellerin. Page 55, je suis tombé sur cette phrase: «*Je ne lis Richard Brautigan que les années paires.*» Je le savais.

I (I TRÉMA)

Gilles Pellerin
L'Instant même
Québec, 2004, 149 pages

Aimée Laberge: histoire de famille ou roman-fleuve

MARIE LABRECQUE

Aimée Laberge porte un patronyme que toute nouvelle romancière québécoise trouverait lourd à charrier. D'autant que, comme sa célèbre cousine Marie, l'auteure des *Femmes du fleuve* a écrit une saga relatant la vie de trois générations de femmes. Mais voilà: l'auteure recrue vit sur une autre planète que celle de la populaire créatrice de la trilogie *Le Goût du bonheur*.

Exilée depuis 20 ans, Aimée Laberge a habité Toronto, l'Ouest canadien, Londres et maintenant Chicago, dans le sillage d'un mari anglophone, reporter à NBC. Si bien qu'elle a d'abord publié dans la langue de Margaret Atwood ce premier roman ancré dans l'histoire québécoise.

De retour au bercail à l'occasion du Salon du livre de Québec, la sympathique romancière décrit son assimilation — à défaut d'un meilleur terme — comme une expérience merveilleuse, même si elle sait que c'est un mot «*très vilain*» ici... «*Dans une autre langue, tu vois tout sous un jour neuf, c'est comme une réinvention.*» C'est un voyage en soi: *Tu pars à l'aventure dans ce langage-là. Et, étrangement, l'assimilation m'a redonné mon pays.*

A force d'absorber la culture anglophone ambiante, l'écriture de Laberge a basculé tranquillement vers sa langue d'adoption. «*Et aussitôt que j'ai commencé à écrire en anglais, je me suis mise à*



© TROY BURT

Exilée depuis maintenant 20 ans, Aimée Laberge habite aujourd'hui Chicago.

parler du Québec — ce que je ne faisais pas en français. Comme si cette langue m'avait donné le goût d'expliquer aux anglophones d'où je venais...» La distance géographique l'a aussi rapprochée de ses racines. «*Quelque chose se passe quand on part: une nostalgie immense, qui rend l'endroit d'où on vient beaucoup plus beau. On oublie tout ce qui ne marchait pas bien,*» explique cette amoureuse des grands horizons, qui a passé

un mois sur un brise-glace dans l'Arctique pour documenter son prochain roman.

Étalé entre plusieurs époques, *Les Femmes du fleuve* raconte le destin des descendants d'un coureur des bois du Saguenay-Lac-Saint-Jean, à travers l'enquête généalogique et identitaire de Lucie, son arrière-petite-fille exilée à Londres. Aimée Laberge a elle-même fouillé dans la fabuleuse collection de la British Library

pour composer ce roman-fleuve à la structure morcelée, que nourrissent des pans de l'histoire québécoise, de Jacques Cartier à la Crise d'octobre.

«*J'ai voulu comprendre comment notre histoire affectait mes personnages. Moi, je n'ai eu aucune notion d'histoire. Je suis passée de l'école religieuse, avec l'histoire des saints martyrs, à l'école secondaire très ouverte, où on était toujours dans la rue, à protester. L'histoire était en train d'être réécrite. Je n'avais aucune idée de ce qu'était mon passé.*»

Le défi de la romancière fut d'incarner les faits historiques dans le quotidien de ses personnages — l'épisode du FLQ passe ainsi par une partie de chasse... Cette graphiste de métier s'intéresse aux détails révélateurs, brossant de petits instantanés d'époque. «*Les scènes les plus importantes partent souvent d'une image.*»

Les Femmes du fleuve retrace l'évolution accélérée d'un monde sur lequel l'omnipotente Église perd de plus en plus d'emprise. «*Notre société a changé tellement vite: "we went from Mother Church to Mother Nation", comme disait Trudeau. On est une des sociétés les plus émancipées au monde. Mais quand on change aussi vite, je pense que ça crée un vide. On le voit avec Lucie, toujours en questionnement, qui a de la misère à faire des choix, qui veut tout et se retrouve avec rien...*» [rires]

Comme plusieurs auteures de

romans historiques — bien qu'elle répute cette étiquette pour son œuvre «hybride» —, Aimée Laberge a mis à l'avant-plan les personnages féminins, ces oubliées de l'Histoire officielle. «*C'est regarder l'histoire d'une autre manière. Ce dont on se souvient, c'est ce qui a été écrit, et très peu de femmes ont laissé des documents officiels. C'est l'histoire entre les lignes que je veux inventer, donner la voix aux ab-*

sents, et aussi aux gens ordinaires. Ces femmes qui passaient leur temps dans la cuisine, ce sont des héroïnes de l'ordinaire.»

LES FEMMES DU FLEUVE

Aimée Laberge
Traduction de Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Québec Amérique
Montréal, 2004, 406 pages

Causerie

avec

YAKOV M. RABKIN

Historien dont les champs d'intérêt incluent l'histoire juive contemporaine et l'histoire des sciences, il a étudié le judaïsme auprès de plusieurs rabbins au Canada, en France et en Israël.

Animateur
Marcel Fournier
Sociologue

Mercredi

21 avril à 19 heures

Réservation obligatoire :

739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Olivieri

librairie • bistro

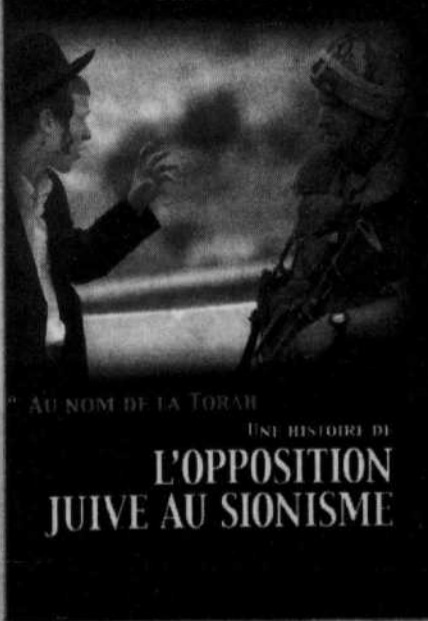


A l'occasion de la parution de
Au nom de la Torah
Une opposition juive au sionisme

Aux Presses universitaires de Laval

Yakov M. Rabkin

Yakov M. Rabkin



250 pages • 29 \$

ÉVÈNEMENT :

Débat

« Est-ce que toute opposition au sionisme est antisémite ? »

le 26 avril à 17h30 avec la participation de
Daniel Weinstock

MONTRÉAL • UQAM, Pavillon Judith-Jessima,
Salle des boiseries

PUL-IQRC

AU NOM DE LA TORAH
UNE HISTOIRE DE L'OPPOSITION JUIVE AU SIONISME

An extremely interesting and valuable book.

Noam Chomsky, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, MA

Je ne peux que saluer la rédaction d'un ouvrage « non conventionnel » sur des faits trop souvent occultés. À nous d'en tirer les enseignements.

Rabbin Moshé G. Ackermann, Directeur de Nerlitz, Institut francophone d'études juives, Jérusalem

En tant que patriote israélien et en tant que philosophe, je considère qu'il est essentiel d'intégrer le discours de l'antisémitisme juif dans le débat public sur notre passé, notre présent et notre avenir, un débat dont nous avons grand besoin.

Joseph Agassi, philosophe, Université de Tel-Aviv

Voici un livre capital qui jette un éclairage nouveau sur « l'éternelle question du Moyen-Orient ». C'est pourquoi il est à soubattre qu'il soit lu par le plus grand nombre possible.

Charles Rhéaume, historien, ministère de la Défense nationale, Ottawa

C'est un livre extraordinaire. Je suis très impressionné par la qualité d'historien de l'auteur, par sa brillante analyse d'un corps littéraire complexe et par la lucidité de sa prose.

Gregory Baum, théologien, Université McGill, Montréal

La lecture de cet ouvrage bien documenté est fascinante. Le professeur Rabkin nous a rendu service en soumettant ses thèses à un débat au sein d'une communauté démocratique et pluraliste.

Bjarne Melkevik, juriste, Université Laval, Québec

Il s'agit du premier livre en langue française qui aborde de front ce sujet. La lecture en a été fascinante. Tout lecteur, profane ou averti, qui entre dans l'univers historique de l'auteur, en sera facilement captivé.

Alain Bouchard, sociologue, Université Laval, Québec

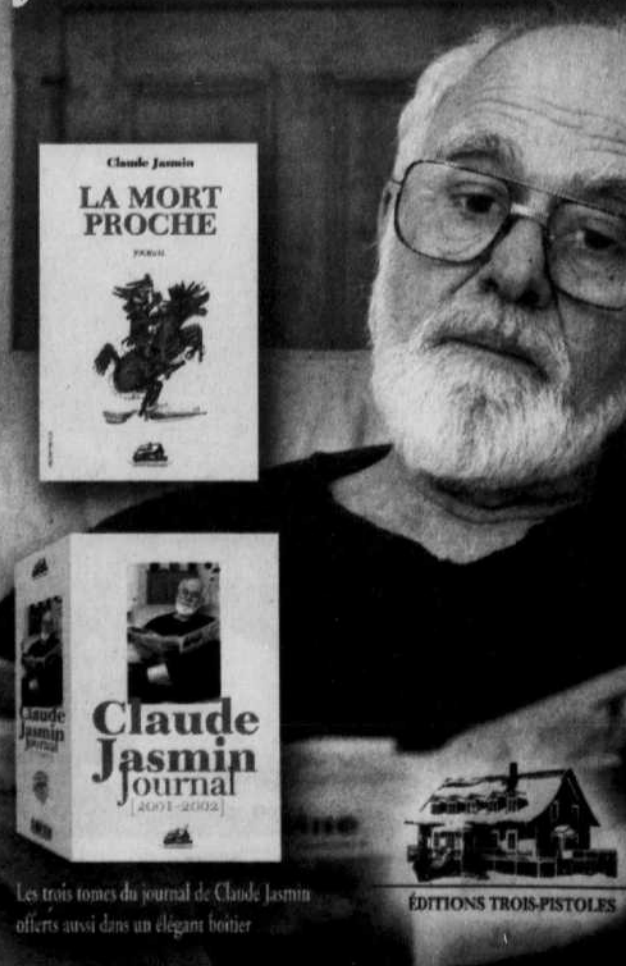
Ce livre met en relief les courants antisémites religieux qui, sur le plan démographique et idéologique, représentent un danger grave pour Israël non seulement comme État mais comme identité collective. Il s'agit, en effet, d'une menace plus fondamentale que l'hostilité arabe et palestinienne.

Joseph Hodara, sociologue, Université Bar-Ilan, Ramat-Gan

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul



JASMIN VIVANT!



Les trois tomes du journal de Claude Jasmin
offerts aussi dans un élégant boîtier

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

Un roman québécois sur l'Écosse médiévale

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Écosse, XV^e siècle. Sur fond de guerres de clans moyen-âgeuses, les pactes se concluent bien souvent à l'insu des principaux intéressés. Ainsi en est-il du mariage de la très cultivée Gunelle Keith, des Lowlands, avec le rustre Iain MacNeil, des sauvages Highlands: la belle et la bête, en quelque sorte... Cette union purement mercantile sera commandée par les intérêts économiques des deux familles.

Dame Keith se retrouve donc parachutée châtelaine de Mallaig, le domaine de son nouvel époux, avec tout ce qu'une telle adaptation suppose de surprises et de luttes quotidiennes. Mais ils deviendront follement amoureux l'un de l'autre et l'attitude du seigneur MacNeil envers sa bien-aimée s'en trouvera radicalement changée, quoique un peu vite pour une telle métamorphose. C'est là le premier roman de Diane Lacombe, *La Châtelaine de Mallaig*, publié en 2002.

La suite de cette incursion dans l'Écosse médiévale vient de paraître chez VLB éditeur. *Sorcha de Mallaig* raconte l'histoire de Sorcha, fille d'un laird du clan MacNeil, qui grandit dans un couvent où elle avait dû se réfugier avec sa mère. Ne pouvant se résigner à prononcer ses vœux, elle s'enfuira par les chemins, parfois dangereux pour une jeune fille seule.

Alertée, la châtelaine de Mallaig veut prendre sous son toit cette damoiselle, fille de l'un de ses anciens aides fort apprécié, et lance son propre fils, Baltair, à la recherche de la fuyarde, recherche qui deviendra une véritable poursuite.

Comme on pouvait s'y attendre, des liens se créent entre les deux jeunes mais à leur arrivée au château, ils seront mis au parfum des problèmes que vit la famille MacNeil. On chuchote également que le beau Baltair est promis à un mariage d'intérêt, c'est-à-dire pour effacer une dette. Mais pas avec Sorcha de Mallaig, qui voit venu le temps de «s'acheter un mari» avec le trésor que lui avait légué un moine de l'île d'Iona dont le monastère voisinait son couvent, et dont elle s'était fait un ami.

Vous, mon seigneur

Les deux tomes de ce roman répondent d'une mise en scène des plus classiques, avec les bons et les méchants. Et les rebondissements y sont souvent, ma foi, très prévisibles. Le mérite de l'auteur est d'avoir situé l'histoire dans un pays et à une époque pour lesquels elle nous fait partager son intérêt. Une époque, entre autres particularités de langage, où les époux se donnent du «Vous, ma dame» et du «Vous, mon seigneur»...

Par ailleurs, dans *Sorcha de Mallaig*, on se prend à regretter l'absence d'un personnage aussi fort dans le premier livre que celui de la veuve Beathag, belle-sœur et maîtresse d'Iain MacNeil, dont les agissements seront dictés par la jalousie envers les sentiments de son ex-amant pour la nouvelle venue.

Diane Lacombe propose une écriture bien maîtrisée, surtout pour un premier roman, et une façon bien à elle de raconter un événement pour ensuite le faire narrer par le personnage au centre de cet événement, qui l'étoffe de ses propres sentiments et impressions. Cela, dans un riche vocabulaire. De la bonne lecture.

SORCHA DE MALLAIG

Diane Lacombe
VLB Éditeur, 2004, 490 pages
(1026 pages incluant le premier tome)



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nulle part ailleurs

MARIE LABRECQUE

Combien de pères absents, errants, ont hanté et hantent toujours l'imaginaire québécois? Le premier roman de Sabica Senez ajoute une nouvelle pierre à cet édifice déjà chargé. *Nulle part ailleurs* met en scène un dialogue en différé: après avoir retrouvé l'ultime lettre de son père disparu quinze ans plus tôt, la «fille d'un voyageur égaré» se replonge dans leur correspondance, seul fil qui les rattache encore l'un à l'autre, par-delà la distance et la mort.

Même en vie, ce père était déjà manquant, constamment en fuite. Grand adolescent atterré, incapable de se poser définitivement, toujours sur les routes, il fonçait sur sa moto d'une destination à une autre, d'une jobine à un boulot temporaire. La boueotte comme définition de la liberté, et façon d'échapper au quotidien. «Tu es de cette race d'hommes qui doit — pour sentir la vie couler dans ses veines — vivre «à la dure», et qui croit que tout ce qui

est trop simple est un piège que leur tend la mort.»

La narratrice de ce bref roman épistolaire tente de recréer sa relation à ce père fantomatique à travers le seul lien qui subsiste, et qui définissait de toute façon déjà l'essentiel de leurs échanges: les mots. «Toutes les lettres que nous avons échangées auront peut-être été le seul lieu où nous avons vécu ensemble, côte à côte. Sur le papier, et nulle part ailleurs, nous avons partagé nos solitudes et ri aux éclats. Dans les moments de divagation tu crois peut-être, comme moi, que l'amour n'est jamais tout à fait réel s'il ne nous parvient pas dans une enveloppe cachetée.» Mais a-t-il une réalité, une consistance, cet amour de papier dont elle mesure bien la fragilité et la potentielle imposture?

Nulle part ailleurs alterne les deux voix, bien définies: les missives vivantes mais le plus souvent anecdotiques du papa burlingueur, faites de considérations touristiques, de déclarations d'amour paternel et parfois de



Sabica Senez

ses états d'âme — révélations destinées moins à un enfant qu'à une confidente.

La fille se glisse dans les interstices de ces lettres comme toute banale pour rêver ce père, imaginer ce qui n'est pas dit, évoquer de trop rares souvenirs, dé-

peindre ce que cette distance comporte de désir, de souffrance, de lassitude ou même d'idéal: «Tu es tout ce que je veux que tu sois quand tu es loin. Une invention.»

Sabica Senez écrit avec sensibilité, et généralement avec retenue, les sentiments contradictoires creusés par l'absence. «J'aurai eu la vie pour te haïr et les mots pour l'aimer.»

La décision finale du père semble arriver abruptement, et les citations en exergue de Calamity Jane à sa fille, bien que vibrantes (on aurait envie de lire les lettres), font écho peut-être inutilement au thème central. Mais cette mince plaquette comporte de jolis morceaux sur le manque, l'absence, cet espace de rencontre qu'est l'écriture. Et ce lien paternel qui reste toujours à définir, et dont l'absence prend finalement tant de place dans une vie.

NULLE PART AILLEURS

Sabica Senez
L'Instant même
Québec, 2004, 109 pages

Un livre délicieusement réussi

CHRISTIAN
DESMEULES

Un directeur des ventes congédié après 25 ans de loyaux services, victime du «syndrome de la mort d'un commis-voyageur» et de la nouvelle stratégie organisationnelle. Une ancienne reine de beauté, coiffeuse en semi-retraite, confinée à la préparation des perruques dans l'arrière-boutique du salon. Le quotidien d'un travailleur sur la ligne d'assemblage d'une usine automobile de Windsor. Aliénation, frustration, petites et grandes misères du monde du travail constituent le fonds de commerce de ce premier recueil de nouvelles.

«Le travail, écrivait Boris Vian, c'est ce qu'on ne peut pas s'arrêter de faire quand on a envie de s'arrêter de le faire.» Mal nécessaire pour les uns, germe d'épanouissement et passion vé-

ritable pour d'autres, le travail est le plus souvent source de frustration pour l'individu, qui doit y consacrer le plus clair de son existence adulte. Dans une prose nerveuse, des phrases sobres et parfaitement ciselées, Marie-Paule Villeneuve a choisi de se pencher sur ce qui nous mène à cesser de travailler, à changer d'emploi — ou sur ce qui fait qu'on le décide pour nous. Démissions, congédiements, ras-le-bol. Le travail en usine, le petit commerce, le boulot de fonctionnaire ou d'enseignant. Une dizaine de nouvelles qui suffisent à nous convaincre du talent indéniable de l'auteur pour le genre court.

Dans *La Chambre de Gaston Miron*, un professeur de français au cégep, en «épousé professionnel» depuis trois ans, veut faire renouveler son mandat. Au psychiatre qui s'étonne qu'il ait pu publier trois recueils, gagner deux bourses pour des voyages à l'étranger et faire régulièrement

des lectures publiques au cours de ces trois dernières années, il répond: «Travailler chez soi, sans contrainte administrative, c'est plutôt bon pour le moral, selon mon psychologue.» *La Copie rose*, l'une des meilleures nouvelles du recueil, voit la préposée à l'admission d'un hôpital péter les plombs avant de tout envoyer promener.

Marie-Paule Villeneuve a été journaliste et critique littéraire au quotidien *Le Droit* d'Ottawa. Elle collabore aujourd'hui à la production de documentaires à caractère social. *Derniers quarts de travail* est sa deuxième œuvre de fiction. En 1999, *L'Enfant cigarié* (VLB) avait obtenu un certain succès critique et commercial. Le roman prenait pour cadre le milieu des ouvriers du tabac à la fin du XIX^e siècle, entre l'émergence des mouvements ouvriers et les méfaits du capitalisme sauvage, suivant l'itinéraire d'un très jeune ouvrier. Manière d'hommage au syndicalisme, le roman s'insère aujourd'hui dans le sillage de ces nouvelles délicieusement réussies.

Peut-on parler ici de littérature engagée? Bien sûr. Mais engagée envers l'homme, la femme. Engagée contre l'aliénation et tout ce qui «accessoirise» l'être humain. Ce parti pris social évident de l'auteure ne se réalise toutefois jamais au détriment de l'art de la fiction. Marie-Paule Villeneuve y montre un sens du détail remarquable et une formidable empathie envers chacun de ses personnages, qui sont tous à la recherche d'une certaine dignité perdue. Les nouvelles qui composent *Derniers quarts de travail* présentent une étonnante diversité. Avec une part éclatante d'humour, de justesse et de style.

DERNIERS QUARTS DE TRAVAIL

Marie-Paule Villeneuve
Triptyque
Montréal, 2004, 112 pages

Salon international du livre

DE QUÉBEC

14 au 18 avril 2004

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

prix d'entrée : 2\$
www.silq.org

CONCOURS

Si j'étais libraire



et LE DEVOIR vous invitent à participer au concours *Si j'étais libraire* et à courir la chance de gagner l'un des 10 ensembles des livres finalistes du Prix des libraires du Québec 2004 (valeur totale de 2 745 \$).

Concours Si j'étais libraire 2004

Si vous étiez libraire, quel serait votre choix, parmi les finalistes du Prix des libraires du Québec 2004, pour chacune des catégories suivantes?

FINALISTES - ROMAN QUÉBÉCOIS

- Pascale*, Françoise de Luca (Varia)
- L'analytiste*, David Homel (Leméac)
- Nouvelles d'autres mères*, Suzanne Myre (Marchand de feuilles)
- Wasurenagusa*, Aki Shimazaki (Leméac)
- La héronnière*, Lise Tremblay (Leméac)

FINALISTES - ROMAN HORS QUÉBEC

- Les âmes grises*, Philippe Claudel (Stock)
- Middlesex*, Jeffrey Eugenides (de l'Olivier)
- Tout ce que j'aimais*, Siri Hustvedt (Actes Sud)
- La Malédiction Henderson*, David Adams Richard (Pleine Lune)
- Clara et la pénombre*, José Carlos Somoza (Actes Sud)

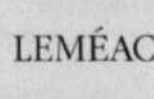
Déposez ce bon de participation chez un libraire, membre de l'Association des libraires du Québec, AVANT LE 24 AVRIL 2004, 18h. S.V.P. remplir en lettres mouillées.

Nom, Prénom _____
Adresse _____
Téléphone (jour) _____ (soir) _____

Tirage de dix gagnants répartis dans l'ensemble du Québec. Les gagnants seront annoncés le 11 mai 2004, à la chapelle historique du Bon-Pasteur, lors du spectacle du Prix des libraires du Québec, où le public est invité (entrée gratuite).

Les fac-similés ne sont pas acceptés. Les participants doivent avoir 18 ans et plus. * IMPORTANT : Veuillez consulter le site Internet www.alq.qc.ca ou communiquer au (514) 526-3349 afin de vérifier si votre libraire est membre de l'Association. Règlements disponibles au bureau de l'Association.

En collaboration avec :



Lire, un plaisir qui se partage

dans le réseau des bibliothèques de Montréal

- discussions avec des auteurs
- rencontres avec des auteurs de livres jeunesse
- conférences
- concours et tirages de prix
- distribution de roses et bien d'autres...

Tous les détails au
www.vilfe.montreal.qc.ca/biblio

Montréal

JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE

POLAR

Meurtres en série B

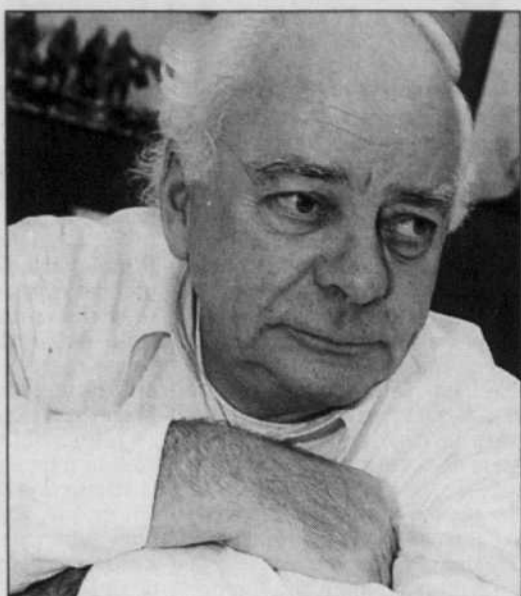
CHRISTIAN DESMEULES

Une jeune Québécoise, Marie-Françoise Le Guern, est retrouvée morte dans les eaux du Blavet, un petit fleuve méandreux de Bretagne. Aussitôt avisée, sa mère, Viviane Le Guern, s'envole dans le premier avion. Elle sera retrouvée morte au même endroit que sa fille, quelques heures à peine après son arrivée sur le territoire français. Là aussi, crâne fracassé puis cadavre jeté dans les eaux du fleuve tout en « boucles et pirouettes ».

Pour son second roman policier, Laurent Laplante, journaliste, chroniqueur politique et littéraire estimé, ressuscite la paire d'enquêteurs — Pharand et Marceau — qu'il avait introduits avec *Des clés en trop, un doigt en moins* (L'Instant même, 2001), qui avait obtenu le Prix du roman policier de Saint-Pacôme en 2002. Mais cette fois, puisque les meurtres ont eu lieu en Bretagne, Yann Féroc, inspecteur de police français et ami de Pharand, est saisi d'une bonne partie de l'enquête. De leur côté de l'Atlantique, Pharand et Marceau essaieront tant bien que mal de recueillir un maximum d'informations sur les victimes et leur famille.

Contrairement à son précédent roman, où cette dimension était au cœur d'un récit autrement plus efficace et nuancé — paternité, garde des enfants, crime organisé —, *Les Morts du Blavet* se distingue par une portée sociale plutôt négligeable. Un discours sur la différence culturelle? Il aurait fallu forcer le trait ou faire d'autres choix pour qu'on le remarque vraiment. Mal définis et sans consistance, plantés dans un décor de carton-pâte, rarement des « héros » auront eu si peu de profondeur psychologique et spirituelle. Le choix éminemment discutable de confier l'affaire à trois policiers a pour effet direct et prévisible de disperser l'intrigue. Une intrigue déjà mince et sans grande originalité, faut-il le dire? Bien entendu, personne ne demande à un auteur de polars de réinventer le genre. S'en tenir à quelques ingrédients qui ont fait leurs preuves, ajouter de la chair à un scénario qui tienne la route, quelques idées fortes enveloppées d'un style personnel, devrait normalement contenter la plupart des lecteurs.

Au cœur de l'histoire se trouve un nœud de vipères familial, des rancunes qui ne disent pas leur nom, des alliances inconnues, une affaire de Capulet et de Montaigu bretons. Les Le Guern forment une riche famille d'industriels de l'agro-alimentaire, menée d'une main ferme par la grand-mère. Une généalogie



SYLVAIN MARIER

Le chroniqueur Laurent Laplante vient de publier son deuxième roman policier.

familiale complexe dont Laplante nous présente tous les éléments. Tous sauf un. Très tôt dans le roman, on se dit qu'il faudrait fouiller de ce côté, on en a lu d'autres, etc. Cette absence béante, qui enfle de page en page, n'importe quel habile romancier l'aurait transformée en fausse piste pour le lecteur. Or, Laplante s'en garde bien, nous menant durant trois cent pages de lents tâtonnements vers le degré zéro de l'intrigue policière. Et c'est avec une stupeur navrée que le lecteur découvre le coupable.

« Soupçonnes-tu quelque chose du genre? demanda Pharand. / — Non, fit sourdement Féroc. Les indices étaient pourtant là. » Eh oui... Travail d'amateur, accident de parcours, pétard mouillé?

LES MORTS DU BLAVET

Laurent Laplante

Éditions JCL

Chicoutimi, 2004, 306 pages

Photographe dans la mire

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Tout comme l'auteur, Sébastien Meyer est photographe. Plus précisément photo-journaliste. Il hante les rues d'une Sarajevo à feu et à sang, cherchant à attraper l'ombre de la mort sur un visage croisé au hasard, grâce à son instinct de traqueur d'images. Puis, un jour, manque de veine, il se retrouve dans la mire d'un sniper, est blessé et devient borgne. Rapatrié, désormais incapable d'exercer son métier, il vivote et se transforme lentement en écorché vif, errant sans but entre la haine et la nostalgie. Plus vraiment un homme, pas encore tout à fait une bête, assurément un écorché dont la douleur rongea chaque jour un peu plus ce qui lui reste d'humanité.

Le hasard faisant parfois étrangement les choses, un collègue lui rapporte son sac photo dans lequel il retrouve son appareil ainsi qu'une bobine de pellicule qu'il croyait à jamais perdus. Sur cette pellicule, un élément attire son attention, qui devient bientôt l'indice lui permettant peut-être de remonter la piste jusqu'au tireur fou qui l'a blessé. Dès lors, l'idée de la vengeance gruge notre homme et devient son principal *modus vivendi*. De retour en Bosnie, Seb erre dans les anti-

chambres de la désolation et bascule bientôt dans une lente descente aux enfers où il découvre le côté sombre de la nature humaine, incarné, notamment, par un groupe de GO organisant des safaris humains.

Patrick Bard est photographe et romancier; son écriture est à son image, toute en clichés puissants et indélébiles. La vision qu'il brosse ici du monde est immonde, insoutenable même. Le ton pourtant n'est pas au voyeurisme, plutôt à la dénonciation, et le romancier, prenant le relais du photographe, construit une fiction autour des faits réels qu'il évoque, établissant ainsi la distance nécessaire au récit pour qu'il objective la réalité, la transcende.

Moins surprenant et saisissant que son premier titre, *La Frontière* (2002), dont le personnage central était un journaliste espagnol enquêtant sur des meurtres de femmes au Mexique, *L'Attrapeur d'ombres* est néanmoins un très bon thriller.

L'ATTRAPEUR D'OMBRES

Patrick Bard

Le Seuil

Paris, 2004, 428 pages

ROMAN FRANÇAIS

Les amours esquivées de Catherine Cusset

GUYLAINE MASSOUTRE

Le sujet est devenu épique, tant il prête le flanc à la controverse; c'est pourtant lui qui a fait connaître Catherine Cusset: l'autofiction, cette mise en scène de soi dans le roman. Quand elle a publié *La Haine de la famille*, récit d'une relation difficile entre une mère et une fille, elle voulait mettre un point sur les *i* dans son aventure personnelle, régler moins des comptes avec d'autres qu'avec elle-même. Elle professait toutefois qu'un roman, c'est une histoire autonome, cohérente, dont l'intérêt n'est pas lié aux identités particulières et restreintes.

Croisement de journal intime et de mémoires, à un âge où la distance manque pour prétendre à la sagesse, le genre de l'autofiction présente maints avantages, dès lors qu'un public reconnaît une portée générale à l'histoire narrée. Or, à en juger par *Amours transversales*, Catherine Cusset a atteint cet objectif: rendre invisible la démarcation entre soi et les autres.

Amours transversales prend la forme de quatre récits bien menés, composés de manière à provoquer des points de vue distincts. Saisir des angles, c'est une façon de rencherir sur ce qu'on voit, de demeurer soi, centré, tout en se déplaçant. De ne pas divaguer. De demeurer objectif. Quitte à multiplier les pas et à régler la mise au point en fonction du moment et du lieu.

D'un continent à l'autre

À lire l'ouvrage, on croirait tenir un recueil de nouvelles entre les mains. Le tour y est méticuleux, bourré de détails prosaïques, incontestables. En un rythme alerte, bousculé même, une idée de

trépidation se dessine. Faut-il, par l'évocation précise de ces tranches de vie, tenter et provoquer l'absolu qui plane, menaçant comme une forme close où tout se joint et se noue?

Une de ces nouvelles, *Numéro quatre*, est parue dans *Le Monde* l'été dernier. Le ton habituel de Cusset est net et léger. Entendant. Il faut dire que, professeur de littérature à l'université Yale, elle connaît bien, outre les lois de la composition, les pièges de la théorie face à la fiction, tout comme ceux de la lecture face aux conceptions. Il demeure à établir le savoir-faire, épreuve à laquelle nulle recette ne prépare au succès.

Il y aurait chez Cusset, disons-le, un souvenir de Nouveau Roman. Et l'accélération américaine, volontariste et compétente. Tant pis si la marquise sort à cinq heures. La fascination du réel est une obsession. Le prix de cette précision, c'est la capacité d'évoquer le moment dans lequel on plonge. L'exigence de voir tout justifie l'accumulation, l'enchaînement heurté de l'inéluctable. Les personnages ont ce point commun.

Quand ils cessent de s'agiter, tous ces personnages semblent affectés d'un indice de dépression. Dans le scénario, bien monté, bien suivi, très concret, leur quête forcée de réussite — cet état inénarrable, inatteignable — fait reculer leur pensée, leurs habitudes ou leurs projets. Mais vouloir vivre n'est pas vivre. Plus subtilement que chez Sylvia Plath, elle aussi écrivain des descriptions pointilleuses, les félures montrent la fragilité de ces vies, trop pleines et normales, menacées par l'instinct des accidents, des amours mortes, des souvenirs de rencontres passées qu'on n'a pas su faire durer.

La providence

La providence fait surgir les regrets. On la sent dans les fils qui croisent ces quatre nouvelles avec adresse. La providence, c'est la chance, le monde interreligieux, la fortune qui se profile et tourne. Mais c'est aussi l'inconnu qui travaille à défaire le tissu commun. Ces histoires de vies ne se superposent ni ne se complètent jamais tout à fait.

Dans ces *Amours transversales*, on voyage de Berlin à New York, de Cancun en Sicile. Paris papillote au centre de la toile, ville ouverte aux distances et au temps instantané. Ces vies romancées nous ressemblent; les personnages deviennent rapidement familiers. Rien ne semble pouvoir arrêter les miroitements de leurs performances, le glissement de leurs affaires. Littérairement, ils bougent bien, saisis par des mots dans leurs attitudes et dans leur course folle, vrais comme sur un écran.

Composé de nouvelles, ce roman, car c'en est un, trouve aussi à placer un aspect de drame. Dans toute cette fonctionnalité, jusque dans les dialogues — très vifs —, on se demande ce qui va bien arriver. Il faut le deviner. C'est en dessous, dans toute cette mémoire qui grave la richesse à leur portée, que les personnages préparent à leur insu le destin auquel ils s'efforcent, en vain, de se soustraire. Sans se rebeller. Ils possèdent, accordons-le volontiers, une grande énergie, des ressources de l'intelligence et un esprit de générosité. Et toujours, on soupçonne la romancière de s'être commise en eux. La soudure est impeccable.

AMOURS TRANSVERSALES

Catherine Cusset

Gallimard

Paris, 2004, 203 pages

L'instant même rend hommage à Claire Martin à l'occasion de son 90^e anniversaire de naissance et de la parution de son nouveau roman *L'inconnu parle encore*

aujourd'hui...

- une collection patrimoniale de plus de 4 millions de documents : livres, journaux, partitions musicales, estampes, documents cartographiques et iconographiques, fonds d'archives privées,
- un site Internet offrant :
 - un catalogue en ligne de 500 000 documents
 - 30 000 documents numérisés
 - des répertoires de ressources utiles
 - des services à distance aux éditeurs et aux bibliothécaires.

et demain...

- une nouvelle Grande Bibliothèque publique qui proposera, au printemps 2005 :
 - des collections enrichies de plus d'un million de documents
 - des services spécialisés destinés à des clientèles ciblées
 - une médiathèque des jeunes, une vidéothèque et une logithèque
 - un auditorium, une salle d'exposition et un centre de conférences.

La Bibliothèque nationale du Québec pour faire rayonner notre mémoire et vous offrir une Grande Bibliothèque publique

www.bnquebec.ca

Heures d'ouverture

des salles de lecture

mardi au samedi,
de 9 h à 17 h

Édifice Saint-Sulpice

1700, rue Saint-Denis

Édifice Égidius-Fauteux

7499, avenue de l'Esplanade

mardi au vendredi,

de 9 h à 17 h

Siège social et

centre de conservation

2275, rue Holt

Bibliothèque nationale

Québec

Lire... un plaisir qui se partage

Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

13 AVRIL 2004

Une centaine d'activités dans les librairies, les bibliothèques et autres lieux publics.

Pour connaître le programme d'activités : www.jmda.qc.ca

Tél. : 1.866.900.2635

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

LA CHRONIQUE

Sous le signe du destin



Jean-Pierre Denis

Il faut savoir une chose au sujet de cet écrivain, né en 1951 à Pékin: c'est qu'il est paralysé des deux jambes depuis sa jeune vingtaine. L'écriture a donc été sa planche de salut, mais une planche qui ne lui a jamais fait oublier qu'elle ne remplacerait d'aucune façon ce qu'il avait perdu et la vie qu'il aurait pu mener sans cet accident. «Parlons de mon accident; de cet accident qui, pour une seconde de plus ou parce qu'il a manqué une seconde de plus, ou, peut-on dire, pour une seconde de moins mais comme par un fait exprès parce qu'il a manqué une seconde de moins, m'a rendu paraplégique à vie. Jusqu'à cette seconde, je jugeais que, à tous égards, un bel avenir s'offrait à moi.» Et tout ça pour une question de seconde... S'il n'y avait pas eu cet ami rencontré alors qu'il roulait à bicyclette et qui lui a fait perdre quelques secondes, s'il n'y avait pas eu ce petit restaurant où il a fallu attendre pour avoir son bœuf, puis cet étudiant qui riait sans raison et qu'il a invité à son bureau après le cours, ce qui a permis à un professeur de le joindre par téléphone pour lui offrir un billet d'opéra, enfin cette aubergine qui traînait sur la route, toute sa vie en aurait été transformée. Cela s'appelle la fatalité, qui est le titre du livre et de l'une des nouvelles qui le composent. Que l'auteur s'amuse ensuite à nous (ou à se) faire croire que l'écriture n'est qu'un ersatz, qu'il invite le lecteur à ne pas considérer ce texte «absolument comme une œuvre roma-

nesque» mais à la prendre simplement pour «une lecture», et donc comme une «détente générale», personne n'est dupe. Le travail de l'écriture est chez Tiesheng d'un sérieux absolu, c'est-à-dire d'une nécessité radicale. Mais en même temps, ne cherchez pas chez lui un style compliqué ou artistiquement travaillé. Un tel destin oblige à la simplicité.

L'affabulation autobiographique

Ce recueil est composé de six nouvelles, certaines creusant au plus près la mémoire de l'auteur et son destin, d'autres s'enfonçant dans l'univers de la fable. Je pense en particulier à *Poison*, la première des nouvelles, qui nous raconte l'histoire d'une île imaginaire où les habitants s'évertuent à élever, d'abord par croisements successifs, bientôt à l'aide de manipulations génétiques et chimiques, des variétés de poissons qui n'existent nulle part dans la nature. C'est devenu une sorte de sport national, alimenté par des

concours qui décident du destin de chacun, et tout aussi bien de l'île entière! Car, occupés qu'ils sont à produire ces poissons monstrueux, les habitants en oublient de faire des enfants (ou bien ils sont devenus stériles à force de manipuler des matières chimiques, on ne sait trop). Je pense encore à la nouvelle *Le Son de la cloche*, l'histoire d'un enfant qui a été enlevé à ses parents par le grand-père qui, lui, a par la suite fait croire que ses parents avaient disparu sans laisser de traces. Un enfant abandonné, livré sans armes à un destin cruel?... Nous ne sommes jamais loin de l'affabulation autobiographique. Et nous y revenons avec *Le Ditant et moi*, récit des longues journées que le jeune homme en fauteuil roulant a passées dans un jardin public non loin de la maison maternelle pour se réconcilier avec la vie, sous la surveillance infiniment discrète de sa mère qui devait décéder quelques années plus tard. Amer, Tiesheng? Il a trop d'esprit pour cela, et la nature semble l'avoir réconcilié avec le malheur. «[...] à supposer qu'il n'y ait plus de souffrance dans le monde, celui-ci continuerait-il d'exister? S'il n'y avait pas d'esprits lents, quelle gloire conserverait l'ingéniosité? S'il n'y avait plus de laideur, comment la beauté entretiendrait-elle son bonheur? [...] S'il n'y avait plus de handicaps, la bonne santé deviendrait-elle lassante et insipide, du fait qu'elle serait monnaie courante?» Et de conclure, sagement: «un monde qui perd ses différences de-

vient un ruisseau d'eau morte: désert insensible et infertile.

Une œuvre intimiste

Il y a cependant des récits plus oniriques, sortes de paraboles à lire au second degré, comme *Première personne*, qui reprend d'ailleurs la figure emblématique de l'enfant abandonné, cette fois dans un cimetière — enfant qui se révèle à la fin du récit n'être probablement qu'une hallucination... Je dis probablement car l'art de Tiesheng consiste le plus souvent à nous conduire sur des routes fuyantes où rien n'apparaît clairement, où nous devons faire des efforts de reconstruction qui, par ailleurs, ne garantissent jamais que nous ayons résolu l'énigme ou recomposé l'image fragmentée. Tiesheng nous entraîne plutôt qu'il nous conduit. Il n'impose rien. Il parle de lui, de la tentation du suicide comme ressort de la vie, des saisons, de la nature, des tournesols, du poids de l'existence qui écrase l'homme. Une œuvre intimiste qui a la délicatesse de ne pas s'apitoyer et d'éviter le drame. Un écrivain qui ne donne pas l'impression de grandeur, peut-être parce qu'il connaît trop sa fragilité, mais qui se lit avec respect.

FATALITÉ

Shi Tiesheng
Traduit du chinois
par Annie Curien
Gallimard,
coll. «Du monde entier»
Paris, 2004, 215 pages

POLAR

Enquête à Toronto

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Eric Wright est un auteur bien connu aux États-Unis et au Canada anglais qui a donné vie, il y a une vingtaine d'années déjà, à un sympathique enquêteur de la police torontoise: Charlie Salter. Primé dès la sortie du premier épisode de cette série (notamment prix Arthur-Ellis et John-Creasey), l'œuvre de Wright, écrivain prolifique, n'avait pas fait, à ce jour, l'objet d'une édition française. Avec la traduction du premier tome des enquêtes de Salter, les éditions Alire entament la parution, à raison de deux titres par année, de cette série.

Charlie Salter, enquêteur au service de police de Toronto, a été relégué aux oubliettes à la suite d'un changement de personnel à la direction du service. Laisse sur la touche, on lui confie de moins en moins de tâches, sinon quelques brouilles sans intérêt. Mais le jour où David Arthur Summers, professeur au département d'anglais du Douglas College, est retrouvé assassiné à Montréal alors qu'il participait à un congrès, tout change. L'enquêteur de la police montréalaise chargé du dossier demande l'aide de ses collègues torontois afin d'interroger les amis et les proches de la victime. Flairant là une occasion de reve-

nir dans les bonnes grâces de ses supérieurs, Salter ne fait ni une ni deux et accepte l'affaire. On a droit au passage à quelques échanges «primaires» entre Québécois (appelés *Froggies*) et Ontariens (*Anglos*) qui, s'ils faisaient peut-être sourire au début des années 1980, semblent surannées 20 ans plus tard et en traduction.

Juste
une honnête
histoire
de meurtre

Rien pour casser la baraque, juste une honnête histoire de meurtre. L'histoire n'a pas trop souffert de la traduction qui rend justice au style de l'auteur. C'est sympathique, surtout quand on connaît Toronto dont on retrouve çà et là les coins les plus typiques, de la rue Young à St. Lawrence Market, en passant par Yorkville. Et bien que l'auteur prenne la peine de préciser au tout début du texte que le Douglas College est strictement imaginaire, on ne peut pas ne pas y voir l'université York. Ceux qui aiment les histoires d'enquête sobres et classiques devraient prendre plaisir à découvrir cette série, de lecture facile et agréable, même pour les ados.

LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES

Eric Wright
Traduit de l'anglais
par Isabelle Collombat
Alire
Lévis, 2004, 346 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Voyage dans la matière cérébrale de Jean Rouaud

GUYLAINE MASSOUTRE

On connaissait l'auteur phare des Éditions de Minuit pour ses cinq romans, empreints d'un fort sentiment filial et de la nostalgie que dégagent ses portraits d'aïeux. Jean Rouaud y a campé une touchante figure de père, l'homme étant défunt alors que Jean a tout juste onze ans. Mêlant l'autobiographie — la saisie d'une réalité qu'il veut commune à bien des gens — et l'émotion plus universelle de l'arrachement vécu après un deuil, Rouaud a atteint la maîtrise d'un style ample et juste, frémissant d'images poétiques.

Dans *L'invention de l'auteur*, qui marque un tournant dans son œuvre tant par le passage notoire aux Éditions NRF Gallimard que par la portée du livre, l'auteur signe, sous l'emblème malmené de «roman», une réflexion de choix sur ses livres précédents. En effet, on le voit revenir à ce père, matière à écriture, et y ajouter maintes réflexions, en une sorte de correspondance au lecteur, interpellé au «vous». Quel est donc ce mystère d'écrire pour qu'il engendre tant de lectures erronées?

Disons-le d'emblée, l'ouvrage est remarquable. Le sujet, rebattu, peut-il encore supporter une nouvelle invention? Rouaud en fait la démonstration. Il y a si peu et tant dans ses quelque 300 pages. Par sa manière, toute contrôlée, de perdre pied dans le passé, par les ruses de sa pensée, par ses effets de complicité avec la nature (le vent, le vol des oiseaux, le brouillard océanique, l'attraction des paysages de Basse-Bretagne...), Rouaud fascine. Rien à voir avec l'ordinaire ou le quotidien.

Écrire? Oui.

Du mouvement, Rouaud semble être un interprète parfait. Ses phrases dansent, épousant la naissance d'un chant de gorge, les arabesques des nuages et des vagues, les rêveries indépendantes d'un esprit libre. De la masse d'une première phrase, qui court sur trois pages, il tire un trait de lumière, une aspiration à la puissance du verbe, une confiance en un soi connaissant, «comme une ligne de conduite un principe d'incertitude, c'est-à-dire que ce qu'il adviendra, eh bien, on verra bien».

Il est question des nuits: une présence fantomatique de vies

de saintes les taquine. L'éducation religieuse a donné cette matière commune à l'enfant sensible en guise de première intelligence. Le rêveur en herbe s'y forge une puissance de compassion, celle même qui plaira tant aux lecteurs des pages personnelles.

Rouaud sait évoquer ses incertitudes mais aussi une pensée déjà assez sûre pour proposer sa ligne avant que celle-ci ne devienne un savoir-faire du stylo. Il faut saisir, dans cet essai romancé, comment des parents disparus permirent avant tout, en chaque livre, une pensée dilettante qui remontait, selon des convenances imprévues, vers la source cachée, largement inventée.

Qu'elle s'arrête au bord d'une route de campagne avec précision ou qu'elle lance un jeté négligé sous le couvert des apparences pour masquer les insuffisances de la mémoire, la vision d'un écrivain découvre de l'insolite sous l'autonomie de ce qui a été. Elle relie sa conscience aléatoire, toute chargée d'humour, aux coutumes et à la banalité. Et elle les brode d'émotions.

Dans le cocon des apparences

Ce que Rouaud établit, c'est la conquête de l'enfant, sa prise de possession des lieux paternels.



Jean Rouaud

Georges de La Tour lui sert à évoquer, dans le portrait du charpentier son père, «cette vie qui se transmet comme une puce sauteuse d'un corps à l'autre», «cette part inspirée, divine, de notre double nature, qui nous sort par éclairs de l'humaine condition et dont il aura seul l'usage»: l'artiste ne laisserait à personne le soin de marquer sa reconnaissance, depuis la position des clous sous les doigts crochis jusqu'au regard fixe

sous le front plissé! Rouaud se livre à l'écriture buissonnière. Jamais il n'a aussi bien remonté vers l'origine de la création.

De ce talent vient le succès de ses livres. L'auteur a du cran: s'il provoque son lecteur, c'est pour dénier ce que ce dernier croit établi. «Vous plaisantez ou quoi? Comme si la littérature pouvait passer par Campton, emprunter les routes étroites tachées par le passage des troupeaux, frayer avec des figures aussi quotidiennes, chauffer d'aussi vilains sabots.» Basta de l'écriture planifiée. Fi de l'autobiographie. Nenni du flair de limier. «Mais à écrire, oui.»

Essai invente les mille tours du consentement, le mariage avec un vertige de mots, cette mèche allumée qui fait la bombe. Que sait-on d'un succès à venir quand on est un écrivain appliqué à une injonction itérative: apprenez à être simple? Non, Rouaud n'est pas l'homme du credo réaliste. Il raconte: la voyante petite Bernadette Soubirous, héroïne des bandes dessinées de son enfance, lui a donné ses premières larmes, sa souffrance pathétique.

Courageux hommage, teinté d'autodérision, à celle qu'il dit mériter le titre de «conseillère artistique et littéraire!» La canonisation n'est pas celle qu'on croit. Dire que de la mauvaise propa-

gande on peut faire de la bonne littérature, c'est une des surprises de Rouaud.

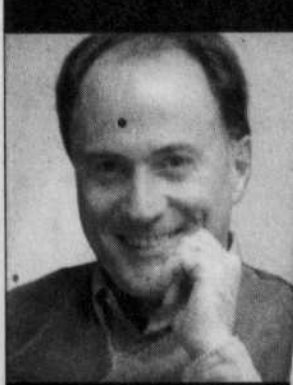
Comment passer du pensum liturgique à la «brèche dans le mur du réel», sinon par l'art? En 300 pages, l'écrivain lève des voiles, sans dénaturer le mystère. Lorsqu'il en appelle au conte de Selma Lagerlöf, au roman de Nils Holgersson — l'enfant qui voyageait sur le dos d'un jans —, il convoque les «larmes de la haute enfance comme d'un pays en lisière où on les aurait refoulées».

Voilà la souffrance d'un écrivain, qui n'est pas jonglerie d'orphelin. Le vide touché par l'écriture est plus profond. Dans ce désir d'écrire, dans *L'invention de l'auteur*, une espérance subliminale se dit. Nul inventaire ne la comblera. Échappée d'un désastre, le complot intérieur auquel seul un devoir de clarté peut répondre est une «reconstitution de façade, un trompe-l'œil». La leçon d'anatomie du corps poétique livre un destin de vide, un espace immense dans lequel se lève un grand oiseau des cimes. Tout récit ne fait qu'étoffer ce sentiment.

L'INVENTION DE L'AUTEUR

Jean Rouaud
NRF Gallimard
Paris, 2004, 323 pages

Goutez pleinement le bonheur



THOMAS D'ANSEMBOURG



Être heureux, ce n'est pas nécessairement confortable

Après l'immense succès de *Cessez d'être gentil soyez vrai!*,

Thomas d'Ansembourg nous invite à mieux comprendre et à accepter les pièges antibonheur qui affectent le quotidien.

Les peines et les souffrances ne sont pas des accidents, mais plutôt des ingrédients qui participent à l'élaboration du bonheur.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

www.edhomme.com



Cessez d'être gentil soyez vrai!

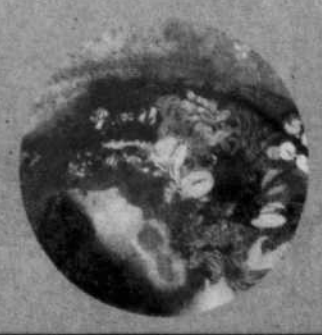
Être avec les autres en restant soi-même

édité de Dip Caron

MCEBIUS 100

ÉCRITURES LITTÉRAIRES

QV 2003



MCEBIUS

100

des textes de

VERONIQUE BESSENS

GINETTE CHICOINE

BIANCA COTE

JEAN FOREST

MARIE LANGIS

ISABELLE LARAMÉE

FRANÇOIS-XAVIER LAGRE

ÉRIC ILLHAREGUY

ÉRIC M. COMBER

SUZANNE MYRE

BENOÎT PAIEMENT

ANDRÉE PROULX

EMMANUEL SABATIE

ÉLISE TURCOTE

MARY-ALAIN WOLF

ISABELLE ZRIBI

MARATHON D'ÉCRITURE INTERCOLLEGIAL

Merci 100 fois à tous nos collaborateurs lecteurs et abonnés présents et futurs

4 NUMÉROS PAR ANNÉE (TAXES INCLUSES): 30 \$ PRIX AU NUMÉRO: 10 \$

MCEBIUS, 2200 rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec) H2H 1N1
Tél. et téléc.: (514) 397-2335 et 397-1666

LE NOUVEAU FILION

NICOLE FILION

NE TOUCHEZ NI AUX APPAREILS ÉLECTRIQUES NI À LA CAFETIÈRE

RÉCIT



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

ESSAIS

Le grand biographe de Monsieur



Louis Cornellier



Du troisième tome de l'excellente et essentielle biographie de Jacques Parizeau par Pierre Duchesne, on a surtout retenu, jusqu'à maintenant, quelques anecdotes politiques: les velléités de Lucien Bouchard de fonder un deuxième parti nationaliste au Québec, les supposées pressions de Bernard Landry sur Parizeau, au lendemain du référendum de 1995, afin qu'il démissionne et les préparatifs du fameux plan O en vue d'une victoire du Oui. Ce qu'on n'a pas assez dit, toutefois, c'est à quel point son auteur a fait un travail de maître. *Le Régent*, tout comme *Le Croisé* et *Le Baron* qui l'ont précédé, est, en effet, une très grande œuvre, une sorte de chef-d'œuvre de littérature politique.

Observateur archimunitieux du parcours politique de Jacques Parizeau, Pierre Duchesne s'y révèle aussi comme un brillant chroniqueur des coulisses du Parti québécois, sensible à l'élément humain des jeux de pouvoir, et comme un indispensable historien du Québec récent. Rigoureux, bien construit et lumineusement rédigé, son travail mérite tous les éloges qu'on peut lui faire.

D'entrée de jeu, ce tome III saisit René Lévesque, le roi déchu mais toujours adulé, meurt. Le Québec est en état de choc et le lecteur, aujourd'hui encore, grâce à Pierre Duchesne, aussi. Un témoignage de Parizeau, habilement intégré à ce récit d'ouverture, met les choses au clair quant à l'héritage, parfois contesté, du premier chef péquiste: «*Faut lui donner ça à Lévesque. En dépit du moment de faiblesse qu'il a pu avoir (avec le beau risque), Lévesque est un souverainiste.*» C'est à cette aune, d'ailleurs, celle des convictions souverainistes, que tous les personnages qui apparaîtront dans la suite de cette biographie seront mesurés. Avec les souverainistes convaincus et militants, Parizeau, même s'il a des accrochages, n'aura jamais d'inimitié. Avec les autres, les mous ou les opportunistes, ce sera la guerre ou, au mieux, les douloureux compromis. Démonstration, encore une fois, de ce que le journaliste Michel Lacombe désignait récemment comme le «*désamour*» qui existe

entre les deux écoles du PQ: celle de la souveraineté obligatoire et celle de la souveraineté souhaitable.

Pierre Marc Johnson, qu'on avait un peu oublié, en fera d'abord les frais. Avec un art consommé du récit d'aventure, Pierre Duchesne reconstitue le putsch dont il fut victime. Son programme d'*«affirmation nationale»*, en délayant l'idée de souveraineté comme jamais auparavant dans l'histoire du PQ, aura été, avec la mort de Lévesque, l'élément déclencheur du retour de Parizeau aux commandes en 1987. Johnson se souvient avec amertume de cet épisode. «*C'est un homme*, dit-il au sujet de son successeur, *qui n'a pas une vraie culture démocratique.*» Il avait, en tout cas, suffisamment de partisans pour remettre le PQ sur les rails de la souveraineté.

Bouchard, le Canadien français

Le cas de Lucien Bouchard, pour Parizeau, est à la fois plus complexe et plus déchirant. Le récit de l'évolution du rapport entre les deux hommes, d'ailleurs, traverse ce troisième tome et est un de ses aspects les plus fascinants. Le courant, c'est le moins qu'on puisse dire, ne passe pas entre eux. Par exemple, au sujet du rôle de Bouchard à titre d'ambassadeur du Canada en France, Parizeau est cinglant: «*Bouchard a complètement démoli, pendant plusieurs années, l'influence du Québec en France.*»

C'est inqualifiable, inqualifiable! Ça augure mal pour la suite, qui sera, en effet, plus que tendue.

Pierre Duchesne est formel: Bouchard, jusqu'à ce qu'il en devienne le chef en 1996, déteste le PQ. Parizeau l'énerve et c'est réciproque. Par des portraits contrastés des deux hommes, Duchesne nous aide à comprendre pourquoi. L'un est l'homme de l'entêtement à suivre une vision claire; l'autre, celui du consensus. Le chef du PQ «*pense que les symboles bâtissent le caractère de la nation*», alors que le chef du Bloc «*craind d'offenser le monde avec des symboles déconnectés de la masse des gens*». Pour Jacques Parizeau, Bouchard souffre du syndrome du Canadien français, qui perçoit ses compatriotes comme ceux qui «*acceptent un boss*». Monsieur, quant à lui, et selon Pierre Duchesne cette fois, considère les Québécois comme «*des gens plus nobles*». On aurait envie d'ajouter: Parizeau est l'homme de la grandeur offerte et Bouchard, celui des louvoisements stratégiques.

L'histoire jugera, peut-être, la valeur respective de l'apport de ces deux chefs à la société québécoise. En attendant, les faits et témoignages rapportés par Pierre Duchesne ne laissent pas de doute sur la noblesse de l'un et sur le caractère plus incertain de l'autre. Comme l'écrivait Michel David en 1995: «*On a toujours associé son surnom de «Monsieur» à une certaine suffisance. C'est vrai qu'il semble parfois un peu hautain, mais il y a aussi de la noblesse attachée à ce titre.*» A preuve, son attitude pendant la campagne référendaire qui l'a vu prêt à s'effacer devant la popularité de son frère ennemi, devenu une icône, au profit de la cause.

Certains ont cherché, au lendemain de la défaite référendaire, à blâmer Parizeau pour le plan de la victoire qu'il avait conçu et qui engageait, entre autres, des fonds publics québécois. Cette accusation farfelue continue de me sidérer. Aurait-il donc fallu qu'il réagisse au lieu de prévoir? Cette biographie, sans porter de jugement, rend justice à Parizeau en le présentant comme un homme d'Etat d'envergure qui avait pensé à tout (questions économiques, juridiques et politiques, reconnaissance internationale) afin que la victoire du

Qui soit la libération souhaitée et non le trou noir prophétisé par ses adversaires. Le Québec était alors, c'est l'évidence, entre des mains compétentes et on comprend mal l'acharnement des esprits mesquins à prétendre le contraire sur la base de ouï-dire.

Cette biographie, aussi, à sa façon, vient rappeler le travail admirable abattu par des hommes de l'ombre pour permettre à Parizeau d'aller de l'avant avec son grand projet. Ces hommes, conseillers et organisateurs politiques, ce sont, entre autres, Jean Royer, l'avocat Eric Bédard, Pierre Boileau, Michel Carpentier, Gilbert Charland, Serge Guérin, Hubert Thibault, Jean-François Lisée et, une femme, Monique Simard. Ils ont contribué, eux aussi, à l'histoire de la souveraineté du Québec qui reste à accomplir. Duchesne leur a fait la place qui leur revenait.

Derrière le régent, enfin, il y avait aussi l'homme privé. Délicat, le biographe n'a conservé, de cette facette, que ce qui était nécessaire à la compréhension de l'étoffe de l'homme: son amour profond pour Alice, sa première femme, qu'il a veillée jusqu'à la fin, quelques faiblesses (de petits dérapages éthyliques et son entêtement à imposer Lisette Lapointe, sa deuxième épouse, à son entourage politique, une attitude au sujet de laquelle les avis sont partagés) et quelques états d'âme. Juste assez, donc, pour qu'on n'oublie pas l'homme derrière le personnage.

De passage à l'émission *Le Point* la journée du lancement de son ouvrage, Pierre Duchesne résumait en ces mots l'homme auquel il a consacré sept ans de sa vie: «*C'est un politicien qui fait beaucoup ce qu'il dit et dit beaucoup ce qu'il pense. Ça, c'est assez unique.*» Cet homme hors du commun a trouvé un biographe à sa hauteur.

louiscornellier@parroinfo.net

JACQUES PARIZEAU

LE RÉGENT, TOME III, 1985-1995

Pierre Duchesne
Québec Amérique
Montréal, 2004, 608 pages

REVUES

La voix du conservatisme intellectuel

LOUIS CORNELIER

Ils sont contre l'étatisme, la social-démocratie, la gauche, la théologie de la libération, l'ONU, le pacifisme, l'avortement et le mariage homosexuel. Ils sont pour l'Église catholique, Jean-Paul II, la famille traditionnelle, la société civile, les écoles chrétiennes, la société de classes, la propriété privée, Soljenitsyne, Israël, et, plutôt fédéralistes, ils sont tentés par l'ADQ qui, toutefois, les a déçus. «*Ils*», ce sont les collaborateurs d'*Égards*, la nouvelle «*revue de la résistance conservatrice*», qui plaide ouvertement en faveur d'un «*œcuménisme de droite*».

A droite, le Québec avait ses populistes, ses démagogues et ses néolibéraux. Il devra désormais compter avec les intellectuels d'*Égards*, qui incarnent une droite cultivée, très réactionnaire et fière de l'être. Multipliant les envolées lyriques antimodernes et les provocations à l'air du temps, les Richard Bastien, Luc Gagnon, Jean Renaud et leurs collègues traquent la «*décadence*» à coups d'arguments moraux et d'appels à la tradition.

Tranchants, ils ne craignent pas la pensée intempestive et ne mé-

nagent surtout pas les susceptibilités modernes. Par exemple, l'abbé Raymond Gravel, «*figure emblématique du prêtre alternatif contemporain*», et Pierre Falardeau, qualifié de «*barbare sans cervelle*» qui a le mérite d'avoir «*du chien*», passent sous leurs fourches caudines.

Jean Renaud, un ancien des Éditions du Beffroi, assurément le plus profond et le plus impénitent de ces réactionnaires, défend le courage et la ténacité de George W. Bush et va même jusqu'à écrire qu'un «*alignement intellectuel et politique sur l'Amérique conservatrice apparaît nécessaire à la droite canadienne-française si elle ne veut pas sombrer dans un verbalisme schizophrénique stérile.*»

Qu'on ne s'y trompe pas: malgré ce que certains esprits progressistes superficiels pourraient croire, ces gens, qui savent écrire, n'ont pas que de mauvais arguments et ne sont pas des imbéciles. C'est ce qui est le plus inquiétant.

ÉGARDS

Revue de la résistance conservatrice
Numéro 1, automne 2003,
et numéro 2, hiver 2003-04
112 et 116 pages

L'Église et le pouvoir

LOUIS CORNELIER

Dans son plus récent numéro, la revue *Relations*, organe de la gauche chrétienne québécoise, propose un intéressant dossier sur «*le pouvoir dans l'Église*». Le théologien Raymond Lemieux y traite de l'ambiguïté du gouvernement ecclésial, qui «*relève d'un paradoxe structurel et fondateur*»: refus du pouvoir (imposé) et quête d'autorité (reconnaissance).

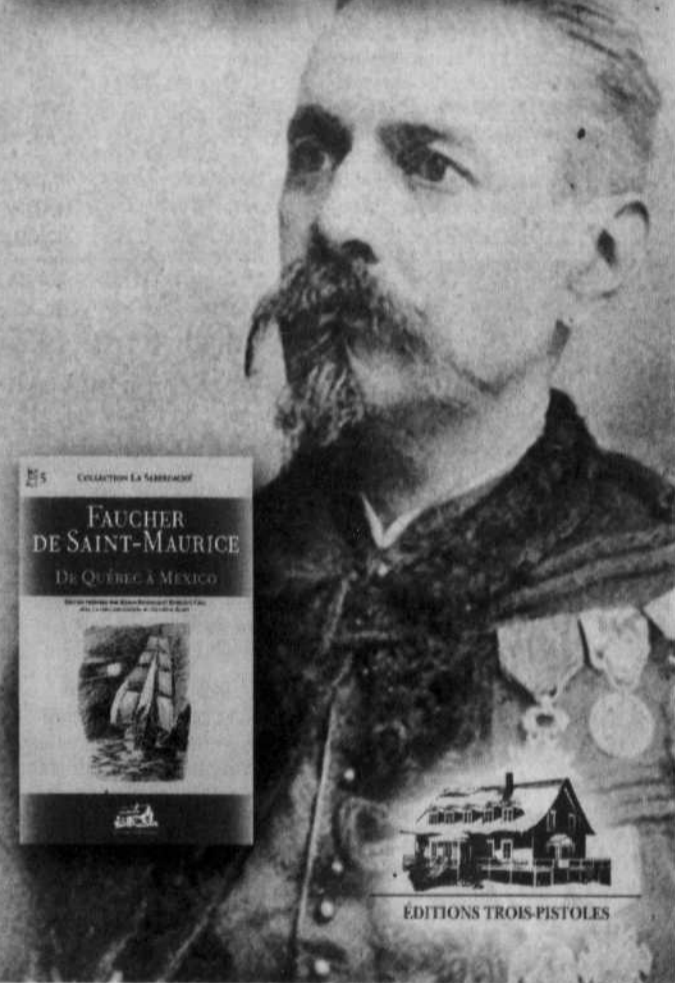
Gregory Baum, à ce sujet, mentionne justement que la Congrégation de la doctrine de la foi s'enlise dans une «*conception intégriste de la foi catholique*» et que, si elle exerce un grand pouvoir, «*elle possède peu d'autorité parce qu'elle s'est trop souvent trompée*». Jean-Claude Rayet, quant à lui, souligne que «*l'Église hiérarchique aurait bien besoin que des Français d'Assise la recentrent sur ses bases évangéliques*». Robert Mager, de l'UQTR, analyse les déceptions subsé-



quentes aux espoirs suscités par Vatican II et Marie-Andrée Roy, enfin, dénonce le «*sexisme ecclésial*» qui barre «*l'accès des femmes à l'ensemble des responsabilités et des ministères*» dans l'Église.

Relations, pour ceux qui n'ont pas peur du christianisme critique.

SUR LE FRONT!



LA 32^e RENCONTRE QUÉBÉCOISE INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

PRÉSENTE

à la Chapelle historique du Bon-Pasteur,
100 rue Sherbrooke Est, Montréal,
le lundi 26 avril 2004 à 18h00 précises

Des lectures publiques de :

ÉLISE TURCOTTE
FRANCE MONGEAU
LYNN DIAMOND
NICOLE BROSSARD,
TRISTAN MALAVOY-RACINE
ROSE DESPRÉS
MARGUERITE ANDERSEN
LUC DEVOLDERE
SILVIA PRATT
MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA
MARÍA ELENA AURA

ENTRÉE LIBRE

Soirée préparée et présentée par :
Réginald Martel et André Ricard

La 32^e Rencontre a lieu à Sainte-Adèle et à Montréal,
du 23 au 26 avril 2004, grâce à des subventions du
Conseil des arts et lettres du Québec, du Conseil des
Arts du Canada et du Conseil des Arts de Montréal.

La Rencontre québécoise internationale
des écrivains est organisée sous l'égide de
l'Académie des lettres du Québec.

PUL-IQRC

Si loin, si proche

La Guerre civile espagnole
et le Québec des années trente



Caroline Désy

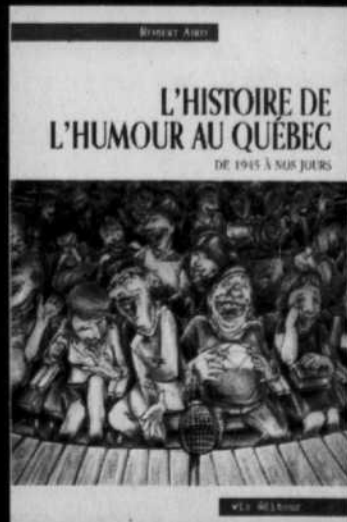
ISBN 2-7637-8052-0
192 pages, 25 \$

Entre 1936 et 1939 la guerre civile qui déchire l'Espagne touche d'autres régions du monde, y compris le Québec. Ce conflit incarne en effet des thèmes qui divisent la société québécoise.

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul



Robert Aird



Le Québec produit le plus grand nombre
d'humoristes par tête de pipe au monde.
L'humour a même son musée, son école,
son gala et son festival.

Maintenant, il a aussi son histoire!

vlb éditeur

www.edvib.com

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

PHILOSOPHIE

Habermas l'intellectuel

LOUIS CORNELLIER

Le philosophe allemand Jürgen Habermas, très prisé il y a peu par une certaine gauche savante, est-il, comme le prétendent ceux qui l'aiment moins, «trop théorique»? Est-il juste d'affirmer qu'il doit «être compris avant tout comme théoricien dont les écrits politiques ne représentent qu'un appendice accessoire et insignifiant de sa pensée vraie et pleine»? Telle est la question que soulève le philosophe Donald Ipperciel, de la faculté Saint-Jean de l'université de l'Alberta, en introduction à son opuscule intitulé *Habermas: le penseur engagé*.

Sa réponse, déjà contenue dans ce titre, renverse radicalement cette perspective. Selon lui, en effet, «l'œuvre théorique prend tout son sens comme entreprise fondationnelle de ce qui se présente d'abord comme une critique déployée dans un contexte politique et public». Critique de quoi? Du conservatisme allemand mal dégagé de son fonds crypto-fasciste. L'intellectuel est donc premier, et le théoricien vient fonder son engagement.

Publié dans la petite collection «Lectures» des Presses de l'Université Laval, dont l'intention est de présenter, dans un style accessible, des auteurs qui ont marqué la pensée contemporaine, *Habermas: le penseur engagé* insiste donc surtout sur les engagements concrets du philosophe dans la vie politique allemande.

Penseur attaché au projet des Lumières, Habermas mène le combat contre «la rationalité instrumentale qui sert souvent de ressort à l'action conservatrice» en ce qu'elle réduit la rationalité «à la politique du pouvoir et au rendement économique». Par ses interventions dans les débats sur la réforme des universités dans les années 50, autour des mouvements de protestation étudiante en 1968 et au sujet du virage conservateur des années 80, le philosophe s'impose comme l'en-



Jürgen Habermas

nemi de «la colonisation du monde vécu» par «l'action systémique» et comme le défenseur de la pensée démocratique radicale «entendue comme formation libre de la volonté populaire par le moyen de la discussion publique», seule voie à même de permettre l'émancipation.

C'est en appui à cet engagement qu'il développera sa théorie de l'agir communicationnel, qui réfute les arguments néoconservateurs, opposés à «une démocratisation accrue au nom de la nature humaine ou d'impératifs systémiques». Ipperciel résume la thèse du théoricien: «Si on ne s'assure rationnellement de la vérité ou de la justesse des énoncés que dans la discussion de tous les acteurs concernés, alors la démocratie s'impose comme seule forme politique pouvant se conformer à ce principe.»

HABERMAS: LE PENSEUR ENGAGÉ

POUR UNE LECTURE
«POLITIQUE» DE SON ŒUVRE
Donald Ipperciel
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2003, 80 pages

Philosopher dans un monde de terreur

GEORGES LEROUX

Ce livre fait entendre la voix de deux philosophes que bien des choses séparent mais que l'événement du 11 septembre amène à parler sur un territoire commun. Il ne s'agit cependant pas d'une conversation qu'ils auraient menée ensemble, mais d'entretiens que chacun a donnés séparément à une philosophe italienne, professeure à New York, Giovanna Borradori. La convergence de leurs positions n'en est que plus remarquable, chacun insistant, à sa manière, sur les tâches de la philosophie dans une époque de terreur croissante.

Jürgen Habermas et Jacques Derrida vinrent à New York dans les semaines qui suivirent l'attaque sur les tours du World Trade Center, et tous deux s'expriment ici sans détour sur la question de la terreur. On ne s'étonnera pas de les entendre insister, dans un sentiment d'urgence, sur la nécessité de réarticuler les idéaux de la modernité — et en particulier l'idéal du cosmopolitisme — sur l'horizon d'une réforme en profondeur des institutions internationales. Mais leurs analyses vont plus loin que l'énoncé de vœux pieux sur le règne de la raison, chacun prenant le risque d'une analyse de la pathologie de la terreur. Ces analyses sont tributaires de leur philosophie, de la pragmatique universelle pour Habermas, des tâches de la déconstruction pour Derrida.

Au texte de ces entretiens, l'auteur a joint une riche introduction

et une analyse précise et documentée des positions des deux philosophes. Porté par des convictions philosophiques fortes et déterminées, ce livre apporte un regard lucide, critique et douloureux sur le «concept» qui détermine tout l'événement, autant ses causes que ses conséquences.

Il paraîtra étrange en effet de parler du 11 septembre comme d'un «concept»: cette idée est celle de Derrida, qui la reprend de Kant. Ce qui se joue, et n'a cessé de se jouer, depuis la date du 11 septembre, demeure en effet à ce jour incommensurable: autant Habermas que Derrida refusent explicitement la thèse du choc des civilisations, avancée par S. Huntington, mais ils ne peuvent contourner une analyse géopolitique des effets de la mondialisation.

Leur analyse pense donc la terreur surtout en fonction de ce qui a été ouvert le 11 septembre, c'est-à-dire un avenir insaisissable, une menace diffuse, plutôt que comme instrument politique déterminé. Plusieurs questions sont structurées sur le fond de cette incertitude: la différence entre guerre et terrorisme, la possibilité de penser un terrorisme d'Etat, la nature non politique du terrorisme international, le rôle de la religion. Habermas, par exemple, s'inquiète de la position américaine dans la guerre au terrorisme, alors que ce dernier semble vide d'objectifs politiques réalistes. Derrida, de son côté, pense que l'acte terroriste rend possible une déstabilisation de tout

l'ordre politique dont il met à nu la vulnérabilité. L'un comme l'autre appellent à une réforme de l'appareil international, considéré par eux comme inadéquat. Leur critique des Nations Unies est implacable, mais elle se heurte aux apories de la souveraineté des Etats. Il se pourrait que le principal résultat du 11 septembre soit de forcer une réflexion sur les limites de la souveraineté. Sur ce point, Habermas demeure le propagateur que nous connaissons des idéaux du dialogue, alors que Derrida semble penser que seul un renforcement de l'autorité transnationale peut désenclaver la situation crispée par la terreur.

Engagement

Habermas et Derrida représentent deux modèles exemplaires d'engagement philosophique dans l'histoire de leur temps. Dans son introduction, G. Borradori résume leur itinéraire et montre comment, nés l'un en 1929, l'autre en 1930, ils ont construit leur œuvre en interaction avec la situation politique, suivant en cela le modèle d'Hannah Arendt. Ce livre nous offre le témoignage de la profondeur de cet engagement, au moment où un événement sans précédent vient solliciter leurs convictions universalistes et démocratiques. Il montre également qu'une commune allégeance aux idéaux des Lumières peut s'accommoder d'une interprétation différente des enjeux actuels: rien ne le fait mieux voir que la distinction entre l'idéal de tolérance

promu par Habermas et l'idéal de l'hospitalité mis de l'avant par Derrida. Ces idéaux sont-ils pertinents devant la montée de l'intégrisme? Que peut offrir la démocratie occidentale au monde des «perdants de la mondialisation»?

Habermas croit possible de rétablir un lien de confiance pour renverser les effets pervers de la modernisation, alors que Derrida semble plus réservé: pour lui, la tâche de la philosophie doit être de nommer la terreur en la déconstruisant. Il la conçoit comme une maladie auto-immune qui provoque la mort des institutions pensées pour protéger la démocratie. Quelle guérison peut être envisagée pour cette maladie? Encore et sans relâche, un retour critique sur la démocratie, conçue comme condition nécessaire pour affronter les conséquences de la modernité. La philosophie peut-elle encore quelque chose? Ce livre exigeant montre qu'elle peut au moins cela.

LE «CONCEPT» DU 11 SEPTEMBRE

Jacques Derrida et Jürgen Habermas
Dialogues à New York (octobre-décembre 2001) avec Giovanna Borradori
Traduction de l'allemand par Christian Bouchindhomme, traduction de l'anglais (États-Unis) par Sylvette Gleize Galilée
Paris, 2004, 244 pages

ENTREVUE

Le combat de Fadela Amara

ISABELLE PORTER

Dans son livre intitulé *Ni putes ni soumises*, Fadela Amara, porte-parole du collectif du même nom, raconte son combat politique pour mettre un terme aux horreurs subies par les filles dans les ghettos des banlieues françaises. Lauréate du prix du meilleur livre politique de l'année en France, Amara était de passage au Salon du livre de Québec cette semaine.

Cette militante musulmane de 40 ans, qui s'oppose au port du voile islamique dans les écoles, est devenue le symbole d'un véritable renouveau du féminisme en France. «L'erreur des féministes françaises a été de focaliser sur le combat politique. La parité, c'est bien, mais on a oublié les questions sociales et les filles des cités», nous a-t-elle dit lors d'un entretien.

Dans son livre, Fadela Amara dépeint la dégradation sociale dont elle a été témoin dans les ghettos des banlieues (les cités) à partir de la fin des années 1980: chômage, discrimination contre les immigrés, délinquance masculine, repli vers les traditions, renforcement des imams, misère sexuelle, obligation pour les filles de rester vierges, mariages forcés, violence... Tous les ingrédients étaient réunis pour une explosion. En 2002, une inconnue du nom de Samira Belil publie *Dans l'enfer des tournantes*, récit atroce de son expérience des viols collectifs, les fameuses «tournantes». Puis en octobre de la même année, on retrouve dans une poubelle d'une cité de la banlieue parisienne le corps de la jeune Sohane, 18 ans, brûlée vive par un groupe de jeunes.

Ni putes ni soumises

Ces deux bombes médiatiques allaient permettre aux militantes de Ni putes ni soumises de révéler sur la place publique un problème prenant racine dans la misère sociale et culturelle des ghettos d'immigrés, «où le chômage a fait perdre au père toutes ses prérogatives, qui sont passées au fils aîné». Dans son livre, Amara explique comment les jeunes garçons sont traités comme des rois dans leurs familles, ce qui ne les prépare pas à affronter les barrières que la société leur impose. «Quand ces garçons m'expliquent qu'ils s'organisent entre eux parce qu'ils ne veulent pas s'insérer dans un système qui les a exclus, je me dis que nous sommes en train de perdre la bataille de l'intégration républicaine.» Pour cette fille d'immigrés algériens qui a grandi dans une banlieue, il faut par ailleurs interdire le port du voile à l'école. «Le droit à la différence est important, mais on doit respecter les règles républicaines. Ça veut dire non à la polygamie, à l'excision et aux signes religieux dans les édifices publics. D'ailleurs, pour moi, le voile n'est pas un signe religieux mais bien un outil pour asseoir la femme et la réduire à un sexe.»

Le message a fait son chemin au cours des derniers mois et les filles de Ni putes ni soumises ont obtenu l'appui financier du

gouvernement pour produire «un guide de respect» qui sera distribué aux jeunes dans le réseau scolaire. On a également lancé un projet-pilote de refuges pour jeunes filles en détresse et les services de police commencent à se doter de services d'intervention spécifiques. Mais pour Fadela Amara, le grand chantier reste à venir sous la forme d'un véritable plan pour casser les ghettos. Sur la scène internationale, elle a par ailleurs annoncé que NPNS convierait des groupes de femmes du monde entier à une conférence sur les intégrismes à l'automne prochain dans ce lieu fortement symbolique qu'est devenu Madrid. «Nous sommes dans un nouvel ordre mondial qui favorise le retour aux intégrismes et aux phénomènes réactionnaires et ça n'arrive pas que dans les pays sous-développés. Partout, on voit les conditions des femmes régresser. Il faut que les femmes se rencontrent pour mettre le doigt sur ce qui favorise l'intégrisme.»

NI PUTES NI SOUMISES

Fadela Amara
En collaboration avec Sylvia Zappi
La Découverte
Paris, 2003, 151 pages

Olivieri
librairie • bistro

Histoire de l'Amérique française

La présence française en Amérique: on pense au Québec. Et on oublie que la Nouvelle-France, à son apogée, au début du XVIII^e siècle, s'étendait sur près des deux tiers du continent nord-américain, de Québec à la Nouvelle-Orléans, des forêts glacées du Canada aux bayous de Louisiane.

Colons, indiens, esclaves africains composaient une Amérique française au visage multiethnique et cosmopolite. Cette Amérique, que notre mémoire a occultée, n'a pas entièrement disparu.

Des millions d'américains ont des noms d'origine française portés aussi par des indiens du Dakota. Certains parlent même toujours la langue de Molière.

Pour le comprendre, il faut se glisser, au fil de la lecture, dans une pirogue ou dans un canoë.

Causerie avec CÉCILE VIDAL

Co auteure de *Histoire de l'Amérique française*
Éd. Flammarion

Mardi 20 avril
19 heures
Réservation obligatoire
739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

OUI OU NON OU PEUT-ÊTRE?

PIERRE DUBUC

L'autre histoire de l'indépendance

LA GAUCHE LA DROITE

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Nouveautés

Quelle chose à l'intérieur
Maryse Latendresse
Roman
22,95 \$

La Taverne du Coq à l'âne et autres contes
Jean-François Bonin
21,95 \$

L'écrivain imaginaire
Essai sur le roman québécois 1900-1995
Roseline Tremblay
39,95 \$

www.hurtubisehnh.com

les écrits

La gouverne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* — connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* — publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 110
AVRIL 2004

Anthony Phelps
André Brochu
Gérard Bouchard
Georges Leroux
Jean-Paul Michel
François Hébert
Louise Warren
Isabelle Courteau
Jean-Claude Brochu
André Lamarre

En vente dans toutes les librairies • Le numéro: 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

□ RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
□ INSTITUTIONS 35 \$
□ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante:

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lescrits@internet.uqam.ca

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

LITTÉRATURE JEUNESSE

Stilton, la souris qui fait tout un fromage

CAROLE TREMBLAY

Son nom est Stilton, Geronimo Stilton. C'est une souris au nom de fromage, un journaliste casanier et le héros d'une *success story* littéraire. C'est aussi l'histoire d'un auteur qui se cache derrière un personnage. Mais c'est surtout une façon formidable de présenter un texte pour le rendre aussi appétissant qu'un gâteau au fromage.

Rédacteur en chef de *L'Écho des rongeurs*, le plus prestigieux quotidien de l'île des Souris, Geronimo Stilton a beau aimer le calme et la musique classique, il se laisse toujours entraîner malgré lui dans des histoires qui transforment sa vie en véritables romans d'aventures.

En compagnie de sa sœur, l'intrépide Téa, de Benjamin, son neveu préféré, et de Traquenard, son cousin farceur aux manières un peu rustres, le gratte-papier aux muscles mous mais à l'esprit vif, doit affronter tour à tour pirates, vampires, tempêtes, vertiges et grand amour.

Comme monsieur Stilton est aussi éditeur et qu'il manie lui-même la plume, ce sont ses propres textes qui relatent avec humour les péripéties dans lesquelles il s'est retrouvé empêtré. Sur la couverture de ces petits romans pleins de rebondissements, une seule signature: la sienne. Pas le moindre indice nous permettant de croire qu'un humain serait à la source de leur inspiration. En Italie, où le héros à lunettes a vu le jour, c'est une souris géante qui se prête aux séances de signature dans les librairies.

Ces sourires récits «autobiographiques» ont d'ailleurs connu un succès phénoménal au pays de la mozzarella, où les 35 titres déjà parus se sont vendus à plus de 2 millions d'exemplaires. Mais la réputation du héros a rapidement traversé les frontières. Le mystère Stilton se répand comme une coulée de cambembert sans jamais s'éventer: 27 pays sont déjà touchés.

Chez Albin Michel, on publiera bientôt le dixième tome des aventures gratinées de la fameuse souris reporter. Bien que les intrigues

n'aient rien de franchement révolutionnaire, les aventures de Stilton savent capter et garder l'intérêt du lecteur. Les chapitres courts, le rythme trépidant, les pointes d'humour et les illustrations couleur y sont sûrement pour quelque chose, mais ce qui fait véritablement le charme de ces petits romans, c'est leur mise en page dynamique et colorée. Avec Geronimo Stilton, la lecture devient un acte ludique en soi. Les phrases virevoltent littéralement sur les pages. Des mots en couleur surgissent au milieu du texte, changeant de format et de typographie au gré de leur fantaisie ou de leur signification. Le mot «odeur», par exemple, peut apparaître deux fois plus gros que ses pairs, dans une typographie bleue, recouverte de givre. Des vapeurs s'échappent du mot «odeur» et l'expression «gravir deux volées de marche» s'étale sur différents niveaux, frôlant carrément le calligramme.

Signe des temps et de sa popularité galopante, l'intrépide rongeur à cravate a son propre site Internet, en français et en italien. En plus des informations sur les personnages et leurs différentes équipées, on y retrouve des jeux, des blagues, mais aussi une section qui permet aux lecteurs de participer activement aux aventures de leur héros favori. Les jeunes y sont invités à envoyer des dessins ou des textes qui racontent les vacances des membres de la famille Stilton. Les meilleures œuvres sont mises en ligne et peuvent ensuite être appréciées par toute la francophonie branchée. Qui a dit qu'Internet menaçait le livre? Sûrement pas une souris italienne au nom de fromage anglais.

STILTON, MON NOM EST STILTON

ET LE MYSTÈRE DE L'ŒIL D'ÉMERAUDE

Geronimo Stilton
illustrations de Matt Wolf
Albin Michel Jeunesse
Paris, 2004, 128 pages chacun
(À partir de 8 ans)

CATHERINE MORENCY

L'illustration de Claire Bretécher (*Cellulite, Les Frustrés, Agrippine*), en couverture, révèle immédiatement le ton du roman: ce livre sera comique ou ne sera pas. Léa est écrivaine et vient d'avoir 40 ans. Réalités immuables, ses deux emplois la rendent instable, pour ne pas dire complètement cinglée. Au cours d'une interminable randonnée qui la mènera dans un Salon du livre au bout du monde, elle s'entretiendra avec un mort-vivant qui devient son juge et son ange-gardien, remettra mille fois son avenir de mère et de femme en question et tentera de demeurer saine d'esprit tout en faisant la paix avec un passé pour le moins rock'n'roll. «[...] l'inconscient. Je commence à connaître, étant donné que, comme la majorité de la masse informe, ou déformée devrais-je dire, des femmes de mon âge, je sors de ma troisième thérapie. Aucun problème de glande thyroïde, d'hypoglycémie, de diabète, de cholestérol, d'hormones, rien, parfaite santé, pas même une excuse valable aux yeux de tous, dépression qu'il a dit le gentil docteur auquel je n'aurais pas fait mal. J'ai donc enfilé les thérapies une derrière l'autre au lieu de commencer à me lever la nuit pour manger et, ma foi, ce fut une excellente façon de combler le manque d'homme et de cracher



Illustration de Bretécher pour *Voyage à Lointainville*, de Sylvie Desrosiers.

tout ce que j'avais sur le cœur à leur sujet. Ça coûte cher, mais ça fait du bien.»

Pétrie de contradictions, tout la fois romantique finie, battante en quête d'indépendance et folle de l'amour au point de le repousser systématiquement, cette Léa et son amie Claudine ont bien quelque chose des femmes

que côtoie Desrosiers, et dont elle s'inspire goulument, sans vergogne. À voir la manière qu'elle a de ne pas les épargner, on ne peut s'empêcher de plaindre ses copines. Et pourtant, à travers ces situations loufoques et pathétiques, la femme représentée ici à quelque chose d'universel et possède des traits

assurément humains. C'est qu'en tirant les fils d'une écriture brute, nerveuse, aux accents tour à tour tendres et caustiques, Desrosiers arrive — grâce aux ressources d'un humour tordu mais pragmatique — à peindre le genre humain dans sa plus joyeuse impertinence. «Y a-t-il pire cauchemar qu'un homme collé à vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre? J'ai toujours dit que l'homme idéal est celui qui n'est pas là, celui dont on peut dire "j'ai hâte qu'il revienne" au lieu de "j'ai hâte qu'il parte". Je parle tout de même un peu moins fort depuis que j'ai passé quarante ans.»

C'est qu'au fond d'elles-mêmes, ces femmes se débattent avec la peur de vieillir, la pression d'être fatale et le désir secret de demeurer de petites, petites filles. Un peu comme la Mimi de Ducharme qui dans *Ha!Ha!* semonçait Sophie en lui reprochant «avec toi, on ne peut jamais sortir de la niaiserie!», les personnages de Desrosiers deviennent de fascinants miroirs, seuls exutoires d'une vulnérabilité que l'on porte comme une tare, sinon comme un fardeau.

VOYAGE À LOINTAINVILLE

Sylvie Desrosiers
La Courte Échelle
Montréal, 2004, 197 pages

BANDE DESSINÉE

Magie un brin voyeuse

FABIEN DEGLISE
LE DEVOIR

Que Joe Matt soit l'ami personnel de Matt Groening n'a rien de très étonnant. Qu'il n'ait pas la même notoriété que le père des célèbres personnages du dessin animé *Les Simpson* n'est pas pour surprendre non plus. Car s'il partage avec Groening cet humour décapant et ce goût prononcé pour mettre les deux pieds dans les plats de la rectitude politique, Joe Matt n'a pas, comme une bonne frange de dessinateurs géniaux d'ailleurs, trop confiance en lui. Ou bien est-ce sa passion démesurée pour le cinéma porno et l'indolence qui l'ont tenu si longtemps éloigné du succès?

L'homme, par contre, se soigne. Et son combat pour surmonter les affres de son éducation catholique, les déboires de ses relations amoureuses, ses rapports tendus avec sa mère et son existence pour le moins perturbée fait désormais sourire. Le principal intéressé, bien sûr, mais aussi les spectateurs de sa thérapie...



par l'image et la dérision désormais accessibles à tous, en version française.

Car pour s'en sortir, Matt, en bon bédéiste, a décidé de tenir un journal dessiné publié mois après mois sous forme de *comics* baptisés *Peepshow*. Un travail minutieux, savamment découpé et surtout sans censure, désormais rassemblé en un seul volume intitulé

Strip-tease, qui vient de sortir au Seuil. Et on en redemande déjà.

Sous la plume acerbe de ce mâle américain de 41 ans, l'existence plutôt banale de Matt — avec sa collection de blondes, une mère dérangée, des emplois d'été foireux, sa peur des responsabilités... — se transforme en effet en une sympathique introspection où l'humour domine à grands coups de blagues, tantôt douteuses, tantôt salaces, et surtout de grandes vérités crues du quotidien.

La magie, un brin voyeuse, du journal dessiné opère. Et très vite, Joe Matt devient attachant. Dans sa détresse d'homme obsédé par le sexe comme dans sa quête — perdue d'avance — pour trouver l'harmonie. Et ce, même s'il avoue sans ambages sa radinerie, même si sa période

scato n'est visiblement toujours pas terminée et même si ses quelques mois passés avec une anglophone à Montréal lui ont laissé des souvenirs sombres qui pourraient heurter la fibre nationaliste du coin. La ville est selon lui trop froide, mue par une «tension raciale à la con que les politiciens encouragent dans leurs campagnes», peuplée de banques qui semblent nous «faire une faveur en prenant [notre] argent» et surtout habitée par des gens qui parlent une langue insupportable: le français.

STRIP-TEASE

LE JOURNAL DESSINÉ
DE JOE MATT
Le Seuil, Paris, 2004
90 pages



SOURCE ALBIN MICHEL JEUNESSE

Geronimo Stilton en compagnie d'Umberto Eco.

ÉCHOS

Finaliste au prix Chronos

(Le Devoir) — Un roman québécois pour la jeunesse est finaliste au prix Chronos 2004 en France. *Isidor*

Suzor d'Anique Poitras, publié en 2002 chez la dynamique maison Dominique et Compagnie, a été sélectionné par plusieurs milliers d'enfants français dans le cadre d'un concours thématique consacré au vieillissement.

Agenda littéraire Avril 2004

UNÉQ
Union des écrivains et des écrivaines québécoises



VENDREDI 23 AVRIL, DE 15 H 30 À 17 H

La littérature et les médias : un débat de société

Animé par le président de l'UNÉQ, Bruno Roy, ce débat sur la littérature et les médias réunit, en plus de Jacques Keable, qui vient tout juste de publier, chez Lanctôt Éditeur, *La grande peur de la télévision : le livre*, d'autres intervenants du milieu dont Réjane Bougé, Stanley Péan et André Vanasse.
Maison des écrivains — ENTRÉE LIBRE



JEUDI 29 AVRIL À 19 H 30 Des mots et des sons ALLER SIMPLE

Lecture-concert inspirée par le Zaire Avec l'écrivaine MARIE-DANIELLE CROTEAU, et le percussionniste MICHEL BAILLIET GNONKIBO.
Maison des écrivains — ENTRÉE LIBRE

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
RÉSERVATION : (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

invitation

M. Hervé Fischer, président de Science pour tous

M^{me} Claude Benoit, présidente du Centre des sciences de Montréal

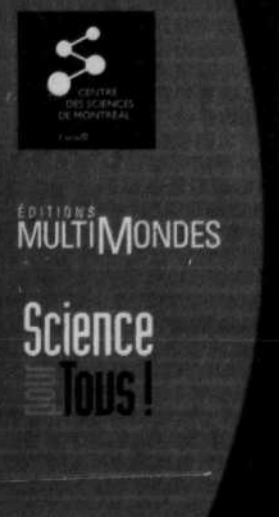
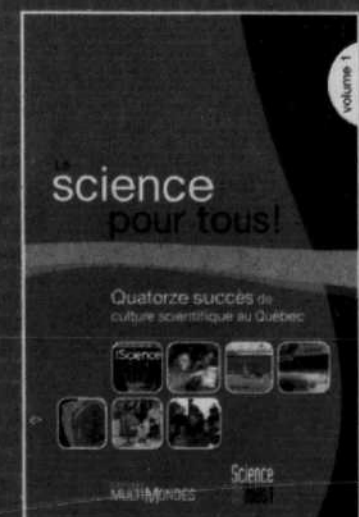
M. Jean-Marc Gagnon, président des Éditions MultiMondes

ainsi que tous les organismes de cette première édition ont le plaisir de vous inviter au lancement du livre

La science pour tous

Quatorze succès de culture scientifique au Québec

Cet événement se tiendra à la Passerelle au Centre des sciences de Montréal, le mardi 20 avril 2004 à 17h.



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Constantes

Aujourd'hui présentée sous une couverture remaniée, la collection « Constantes » s'ouvre depuis 1961, aux plumes des grands intellectuels d'ici.



Eh bien ! la guerre
Monique Bosco
22,95 \$

La Parole et le lieu
Essais choisis
Naïm Kattan
27,95 \$



HMH

www.hurtubisehnh.com

• JOURNÉE MONDIALE DU LIVRE •

Le fantôme du cinéma Cartier

J'essaie d'imaginer le centre-ville de Montréal sans un seul cinéma, orphelin de vues animées, sa Sainte-Catherine soudain envieuse des artères de banlieue devenues mégaplexes à perte de vue. Cauchemar de cinéphiles? Ici, peut-être...

À Québec, c'est le lot commun. Dans cette capitale, ma ville natale au demeurant, pourtant flanquée de librairies, d'un Grand Théâtre et de musées multiples, bref cultivée en principe, le septième art, allez savoir pourquoi, y ronge son frein en haut de sa pente douce.

Québec, c'est bien connu, possède de drôles de mœurs cinématographiques. Une population éduquée, un campus universitaire, une foule de fonctionnaires assis sur leurs diplômes: rien n'y fait. Les œuvres d'auteur peinent à rejoindre leur public sur les grands écrans. Maints distributeurs s'y cassent les dents. Peut-être leur faudrait-il diversifier l'offre et présenter des films là où les cinéphiles vivent surtout: dans les quartiers Montcalm, Saint-Jean-Baptiste, le Vieux-Québec...

Pour eux, se rendre à pied au cinéma après le bureau ou le 5 à 7 a longtemps relevé de l'utopie. Il leur fallait rouler jusqu'au Clap de Sainte-Foy, descendre à la Place Charest ou en périphérie. Étrange situation...

Ce n'est pas que je veuille vous faire le coup du bon vieux temps mais, il y a une vingtaine d'années, comme tout centre-ville qui se respecte, celui de Québec possédait bel et bien ses cinémas. Si, si, je vous assure...

Même après que le Capitole et le Cinéma de Paris eurent rendu les armes, le cinéma Cartier persistait à nous servir des œuvres de répertoire ainsi que les films d'auteur de l'année. Les queues s'étaient devant le guichet pour *Les Temps modernes*, *L'Arbre aux sabots* ou *India Song*.

Le cinéma Cartier, c'était un peu l'annexe du théâtre Outremont. Les deux établissements appartenaient à Roland Smith, à qui les cinéphiles de Québec comme de Montréal doivent encore une



Odile Tremblay

fière chandelle pour les avoir initiés à un cinéma digne de ce nom. *Those were the days!*

Or, au printemps 1987, alors que la vidéocassette triomphait et que les grandes salles se vidaient, le cinéma Cartier ferma ses portes après près de 60 ans de bons et loyaux services. Le vieux théâtre qui avait vu Hitchcock accompagner *I Confess* et plus tard la faune enfumée des alentours s'y baigner dans la Nouvelle Vague s'évanouissait entre café, pharmacie et épicerie. Restaient les plaines d'Abraham au bout de la rue pour se consoler de ses peines. Le septième art entra en exil. « Québec, c'est le trou de beigne, soupire Michel Savoie. Toutes les salles de cinéma sont en banlieue. » Misère!

Le Cartier, cet homme-là le connaît comme le fond de sa poche. Il y a tâté de tous les métiers à l'époque: il a balayé le plancher, vendu et déchiré les billets, assuré la gérance, monté la programmation et surtout... acquis une culture cinématographique. Cinophile mordu, Michel Savoie se définit aujourd'hui comme le fantôme du Cartier, celui qui le hantait en rêvant de rouvrir le cinéma depuis le premier matin de sa chute.

Dix-sept ans plus tard, au mois d'août dernier, il a atteint son but. Les lumières s'y sont éteintes, l'assistance s'est tue, l'écran a repris vie.

Eh non! Le nouveau cinéma Cartier ne ressemble plus au palace de 741 places qu'on fréquentait jadis. L'immeuble appartient depuis 1991 à un

homme d'affaires: Martin Brandl. En bas, ce qui était autrefois le parterre est devenu une pharmacie. Mais à l'étage, un club vidéo dirigé par Michel Savoie débouche sur la petite salle de cinéma: 117 sièges, d'ailleurs fort confortables. Nous y voici!

« Je présente des films orphelins, précise Michel Savoie, ceux qui n'ont jamais eu d'écrans à Québec, ceux qui méritent une seconde vie, des classiques aussi. »

Lundi dernier, avec une quinzaine de spectateurs calés mollement devant le documentaire *Arbres* de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil, je me serais crue dans un de ces minuscules cinémas de Paris qui ressemblent à des temples d'initiés.

Sauf qu'il n'y a pas de pellicules 35 mm au nouveau Cartier. Seulement un projecteur numérique et des images provenant de DVD; ce qui lui permet d'économiser. À son avis, la qualité de l'image et du son ne perdent pas au change. Comme pour Daniel Langlois dans son Ex-Centris, la projection numérique constitue à ses yeux la solution de l'avenir.

Reste à éponger le coût de l'équipement de la petite salle: 500 000 \$ en tout. À cinq ou sept séances par jour, au prix de 6 \$ ou 8 \$ par personne, selon l'heure et le jour de la semaine, le Cartier se rentabilisera bientôt. Du moins, son fantôme l'assure.

Depuis la réouverture, il y a présenté des classiques comme *Les Enfants du paradis*, des reprises, *L'Auberge espagnole* et *La Grande Séduction* par exemple, des primeurs aussi. Faute d'atterrir toutes au Clap, un tas d'œuvres d'auteur boudaient Québec. Ainsi, 832 films posés sur les tablettes du club vidéo de Michel Savoie avaient survolé la capitale sans s'y arrêter.

Son Cartier en a récupéré plusieurs, dont *Goya à Bordeaux* de Carlos Saura, *Stormy Weather* de Solveig Anspach, *All or Nothing* de Mike Leigh, etc. Le Cartier possède le statut de festival permanent (à l'instar du Cinéma du Parc et du Parallèle à Montréal) et les films n'ont pas besoin d'un visa d'exploitation commerciale pour être à l'écran.



SOURCE CINÉMA CARTIER

Le nouveau cinéma Cartier ne ressemble plus au palace de 741 places qu'on fréquentait jadis.

Michel Savoie gagne ainsi une grande liberté de programmation.

Depuis la réouverture du Cartier, le cinéma a connu quatre mois d'abondance, deux difficiles, un regain printanier. Pour l'avenir, on verra bien, mais l'optimisme règne.

Chose certaine, grâce au Cartier, les Québécois du coin peuvent de nouveau venir voir des films à pied. Faut dire qu'ils n'ont pas trop le choix, vu le manque de stationnements... Mais ils sont forcément moins nombreux qu'autrefois à s'y mettre en ligne. Cent dix-sept sièges de cinéma pour tout un centre-ville, c'est un maigre début de renouveau cinématographique en notre belle capitale. Un début, rien qu'un début, espérons-le...

otremblay@ledevoir.com

BEAUX LIVRES

La terre de chez nous...

Un nouveau beau livre sur la pas si belle province

STÉPHANE BAILLARGEON LE DEVOIR

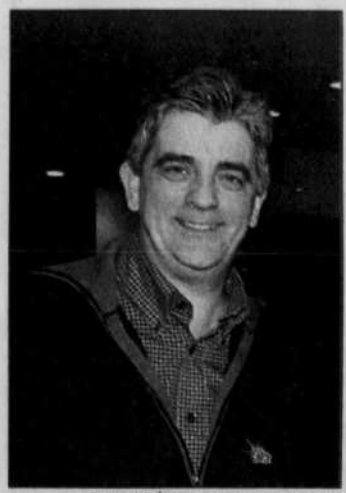
Ouvrons au hasard (juré, craché...) le beau livre *Québec, terre de contrastes*. Voici le village de Tewkesbury qui « étrenne son tout nouveau manteau d'automne », comme l'annonce la légende. Son monticule coloré contraste avec le ciel bas et lourd, chargé de nuages. À droite, on découvre « un bouquet de cailloux improvisés », au sommet d'un autre mont, dans le parc des Grands-Jardins, et un gros ours noir, « redoutable bête de légende ».

Tout y est: de la nature à revendre, un coin d'été des Indiens, un animal féroce, des paysages de cartes postales... Le reste de l'ouvrage multiplie les clichés sur le Québec, ses étendues sauvages, son fleuve large comme une mer, l'hiver omniprésent. Les images du photographe Yves Marcoux, léchées et très réussies, comme les textes qui en rajoutent, répondent ainsi parfaitement aux attentes du genre.

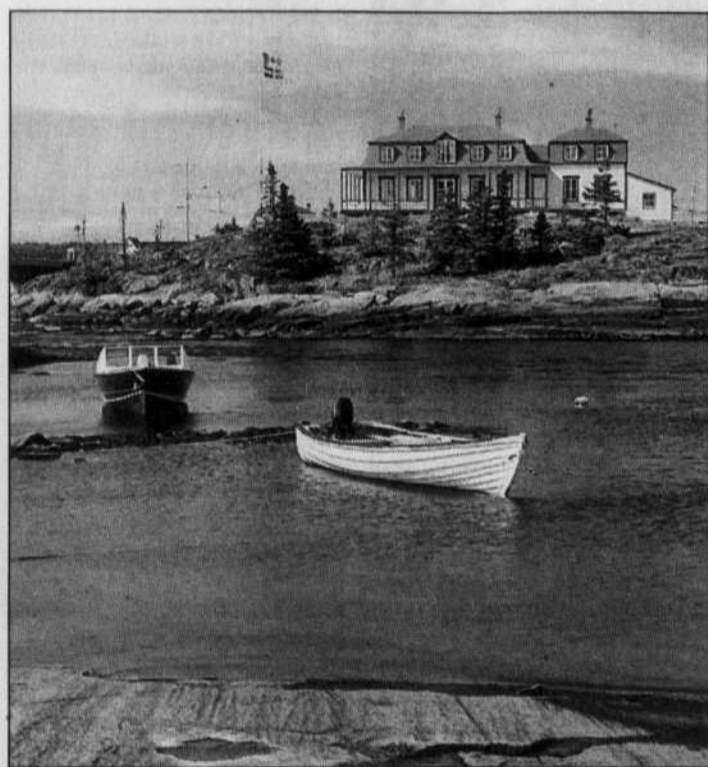
Les Éditions de l'Homme, qui publient *Québec, terre de contrastes*, ont fait des « beaux livres » d'ici une spécialité, avec deux collections (et bientôt trois) comptant une vingtaine d'ouvrages au total.

N'empêche, pourquoi en rajouter un autre sur le Québec, avec toujours la même petite maison colorée de Charlevoix, une îxième vue du Plateau sous la neige, un énième canot sur un lac? « Nous n'avons qu'un seul autre ouvrage qui traite de l'ensemble du Québec, autour de photos aériennes, explique l'éditeur Pierre Bourdon, joint au Salon du livre de Québec. Les autres traitent du sujet à la pièce: les phares de Saint-Laurent, la ville de Québec, etc. Yves Marcoux, qui enseigne au Cégep du Vieux-Montréal, avait publié chez nous Montréal, ville de lumières. Il nous a proposé un portrait d'ensemble du Québec. Nous avons recensé tous les lieux emblématiques. On le sait: les gens intéressés par l'ouvrage regardent d'abord si et comment on y traite de leurs régions à eux. »

C'est que, contrairement aux attentes, les touristes ne constituent pas la première clientèle de ce produit. Les Éditions de l'Homme lancent leurs beaux



SOURCE ÉDITIONS DE L'HOMME L'éditeur Pierre Bourdon.



YVES MARCOUX

L'ancestrale maison Johan-Beetz, dans la baie du même nom, sur la Côte-Nord. Détail d'une photo d'Yves Marcoux.

livres à environ 6000 exemplaires, dont 2000 en anglais. La somme des ventes peut faire culbuter le tirage initial. La pôle position appartiendrait à *Villages pittoresques du Québec*, avec près de 40 000 exemplaires écoulés, selon M. Bourdon.

Le marché des beaux livres

On est quand même loin des sommets himalayens représentés par un groupe comme Taschen, fondé par l'Allemand Benedikt Taschen et sa femme Angelika. La maison se targue de vendre un livre toutes les trois secondes dans le monde, soit plus de 15 millions d'exemplaires par année. Son catalogue compte déjà un demi-millier d'ouvrages publiés dans vingt-deux langues, sans compter les produits dérivés comme les cartes postales. Basé à Cologne où travaillent 75 personnes, Taschen possède des bureaux à Tokyo, à Los Angeles, à New York, à Paris, à Madrid et à Londres. Son chiffre d'affaires global dépasserait les 150 millions par année.

La maison La Martinière, spécialisée dans les beaux livres d'art, vient de constituer le troisième groupe d'édition de France en achetant Le Seuil. L'éditeur de *La Terre vue du ciel*, du photographe Yann Arthus-Bertrand, un succès mondial dépassant le million d'exemplaires, multiplie les « gros tirages à petits prix ». Son chiffre d'affaires annuel estimé dépasse aussi les 150 millions de dollars.

Les Éditions de l'Homme font aussi dans le livre d'art, avec certains excellents ouvrages, sur les meubles anciens du Québec ou le design d'ici. « Il faut aussi situer chacun des livres dans l'ensemble des parutions, qui propose finalement un portrait global du Québec, répète l'éditeur. Nous

pratiqons la bibliodiversité, en explorant différentes facettes de la réalité québécoise. »

Justement, ne s'agit-il pas d'une vision par trop idyllique, les contrastes de la terre du Québec étant aussi ceux des paysages défigurés et de la laideur généralisée, absents du dernier beau livre comme des autres? Pierre Bourdon pratique-t-il le blanchiment esthétique de la (pas si) Belle Province? « Je ne crois pas que la beauté ou la laideur soient des notions objectives, répond-il. En plus, certains de nos livres jouent le rôle de catalyseurs de conscience. L'ouvrage sur les beaux villages a éveillé les consciences et encouragé certains villages à redoubler d'efforts pour s'embellir. Oui, le Québec a été en partie massacré par trente ans de modernité. Mais il n'y a pas que ça et les mentalités changent. Regardez ce qui se passe autour du carré Saint-Louis, à Montréal. L'Institut d'hôtellerie est refait pour corriger une des grandes horreurs de la ville. »

On pourra certainement voir le résultat l'an prochain dans le deuxième tome du *Québec vu du ciel*, s'intéressant aux villes, alors

que le premier opus se penchait sur la campagne. Les Éditions de l'Homme vont aussi publier bientôt un hommage aux belles rivières nationales, un autre sur le Saint-Laurent et un nouveau livre sur Charlevoix...

QUÉBEC
TERRE DE CONTRASTES
Photographies de Yves Marcoux
Textes de Chantal Ethier
et Martine Provos
Éditions de l'Homme,
Montréal, 2004, 240 pages

SODEP

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS

CONCOURS D'ÉCRITURE DE LA SODEP



À DEUX DOIGTS D'ÊTRE PUBLIÉ!

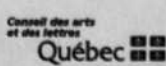
Au vu du succès de son concours 2003, la SODEP relance son concours d'écriture, cette fois sur le thème du TOUCHER, inspiré par le slogan de cette année: « La culture au bout des doigts ».

Toucher, être touché(e), tant physiquement qu'au niveau des sentiments. Le thème est à prendre littéralement (la main, les doigts, une caresse) aussi bien qu'au sens figuré (atteindre, rejoindre, émouvoir)...

Les concurrents doivent soumettre un texte dans l'une des deux catégories, CRÉATION (incluant la poésie) ou CRITIQUE (incluant l'essai). Dans ce dernier cas, le texte doit porter sur une manifestation culturelle récente (arts visuels, danse, littérature, théâtre), pertinente au thème du concours. Le gagnant dans chacune des catégories recevra 250 \$ et a de bonnes chances de voir son texte publié dans l'une des revues membres de la SODEP. À vos plumes!

La date butoir est le 15 juin 2004.

Les règlements complets du concours sont disponibles au bureau de la SODEP: 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7 T > 514.397.8669 F > 514.397.6887 info@sodep.qc.ca www.sodep.qc.ca



Le succès de l'heure!

LE PHÉNOMÈNE STAR ACADEMIE

Jean Pierre Desaulniers

152 pages. Illustré. 21,95 \$

- 4015 candidats
- 3 millions de téléspectateurs
- 500 000 disques vendus
- Une tournée triomphale

Des les premières minutes de Star Académie, j'ai réalisé quel potentiel cette émission véhiculait. Que nous est-il arrivé au juste? Qu'est-ce qui nous a entraînés dans ce tourbillon au point de refuser de sortir les dimanches soir, de nous coller à l'écran deux heures par semaine? Quelque chose a fait que ce show a pogné. Or, ce quelque chose m'intéresse...

Jean Pierre DESAULNIERS

ÉDITIONS SAINT-MARTIN

5000, rue Iberville, bur. 203 | Montréal (Québec) H2H 2S6
Tél. (514) 529-0920 | Téléc. (514) 529-8384
st-martin@qc.aira.com